

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

D

D

e

CHEZ

EC

U N E A N N É E
D E L A V I E
D U C H E V A L I E R
D E F A U B L A S .

Q U A T R I E M E P A R T I E .



A L O N D R E S ,

Et se trouve à PARIS,

CHEZ L'AUTEUR , rue Quincampoix , au Bureau
de la Bonneterie ,
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXX.



D

I

L

dans
il m
cher
pere
proc
pou
en F
pou
fort

Il
Port



UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

L OVZINSKI resta comme abymé dans ses réflexions douloureuses ; enfin il me dit qu'il avoit mis en moi les plus cheres espérances ; que le dessein de mon pere étoit de me faire voyager l'année prochaine. J'interrompis M. du Portail , pour l'assurer que je passerois quelques mois en Pologne , & que je ne négligerois rien pour me procurer quelques lumières sur le sort de Dorliska.

Il étoit tard quand je quitai M. du Portail : cependant mon premier soin ,

en rentrant à l'hôtel , fut d'appeller M. Person. Il accepta avec reconnoissance la bague que j'avois achetée le matin ; & , sans se faire beaucoup presser , il m'avoua que la veille il avoit instruit Adélaïde de l'étrange visite que Madame de B*** m'avoit rendue chez moi. J'avois remarqué ce joli Cavalier , me dit-il ; & vous devez vous souvenir que je me trouvai sur l'escalier , quand M. du Portail nomma la Marquise de B***. Je priai M. Person d'être à l'avenir plus réservé : il me quita en me renouvelant les assurances de son désintéressement & de sa discrétion.

Rosambert avoit donc raison : Sophie m'aimoit ! une indiscretion de M. Person avoit fait tout le mal. Sophie jalouse..... Mais comment l'appaiser ? Comment dissiper ses alarmes ? Comment la voir ?..... J'aurois pu me dispenser de me mettre au lit ; l'inquiétude chassa le sommeil : toute la nuit je m'occupai de mes peines , des peines de Sophie. Il faut avouer cependant que je songeai quelquefois au Vicomte de Florville ; mais la Marquise étoit si malheureuse ! Les moments que je donnai à son souvenir furent si courts ! Les idées qu'il me fit naître furent si différentes ! On feroit bien sévère , si l'on ne m'excusoit pas.

Je r
quand
enfin
fait la
de la r
moisel
s'en c
de Fau
à son a
venu l
cepta
que j
promp
de ma
Elle
Rosam
lignes

» V
» Mar
» sûre

Dar

(1) L
par ord
amoure
nous sou
lecture e
faits.

Je ne savois encore quel parti prendre , quand le jour parut. Mon Conseiller arriva enfin pour me déterminer. M. Person a fait la faute , me dit Rosambert , c'est à lui de la réparer. Faites une lettre pour Mademoiselle de Pontis ; que le cher Gouverneur s'en charge , & la remete à Mademoiselle de Faublas, qui ne manquera pas de la porter à son adresse. J'écrivis (1), M. Person , devenu le plus complaisant des hommes , accepta sans difficulté la commission délicate que je confiois à son zele. Il la fit assez promptement : il m'apporta une réponse de ma jolie Cousine.

Elle étoit courte ; elle fut bientôt lue.... Rosambert , sautez de joie ; baitez ces deux lignes ; écoutez :

» Vous dites que vous n'aimez pas la
» Marquise ; ha ! si je pouvois en être
» sûre ! «

Dans l'excès de ma joie , je sautai au

(1) Le lecteur a peut-être cru que j'allois lui donner , par ordre de dates , le Journal de ma correspondance amoureuse. Qu'il se rassure ; de toutes les lettres que nous nous sommes écrites il ne verra que celles dont la lecture est absolument nécessaire pour l'intelligence des faits.

col de M. Person. Vous êtes content de cette réponse , me dit-il ; hé bien , j'ai encore une nouvelle plus heureuse à vous apprendre. -- Ha ! dites, mon cher Gouverneur, dites vite ! -- Monsieur , Mademoiselle votre sœur m'a d'abord demandé de vos nouvelles avec beaucoup d'intérêt. Elle a rougi quand je l'ai priée de remettre votre lettre à Mademoiselle de Pontis : *M. Person, vous direz à mon frere que, depuis hier, Sophie désolée m'a tout conté ; vous lui direz que maintenant je connois mieux que lui la maladie de sa Cousine, & même que j'ai lu la recette en question. Je ne suis plus étonnée que le Baron se soit fâché ! Monsieur, attendez un moment, je vais porter la lettre. . . . C'est peut-être pousser la complaisance bien loin ; mais mon frere se chagrine, ma bonne amie souffre, je n'examine que cela* Elle est revenue quelques moments après avec ce billet. En me le donnant elle m'a demandé, d'un air embarrassé, si l'on ne vous verroit pas. Je lui ai objecté l'expresse défense du Baron. Elle m'a observé, en rougissant beaucoup, que Madame Munich se levoit rarement avant dix heures ; que le Baron ne se levoit jamais plutô, & qu'enfin la porte du Couvent s'ouvroit à huit heures précises. Hé bien , Mademoiselle, lui ai-

je dit,
m'a in
n'y ma

Que
mortel
d'arrê
montr
tant d
laide v
gnoit.

Ha
joigni
tour-à
gée d
bien c
ses ye
exprin
verfai

— Ho
ment
vous
pit So
Cousi
vous
donc
la ver
ne la
pez !
roit-
Il est

je dit , demain matin M. votre frere....Elle m'a interrompu : *Oui, demain matin , qu'il n'y manque pas.*

Que la journée s'écoulallement ! quelle mortelle nuit la suivit ! Cent fois je fus tenté d'arrêter mon horloge & d'avancer mes montres ! enfin j'entendis sonner l'heure tant désirée. Je volai au Couvent : Adélaïde vint au parloir , Sophie l'accompagnoit.

Ha ! ma sœur ; ha ! Mademoiselle ! Je joignis leurs jolies mains , que je baisai tour-à-tour. Sophie, trop émue, fut obligée de s'asseoir : Vous nous avez donné bien du chagrin , me dit-elle ; & je vis ses yeux se remplir de larmes. Comment exprimer la douceur de celles que je versai. Vous souffrez , me dit Adélaïde. — Ho ! non , ma sœur : jamais un moment plus heureux. . . . Mais ceux que vous passez avec la Marquise, interrompit Sophie en tremblant ? — Ha ! ma jolie Cousine , ha ! ma chere Sophie, croyez-vous que je puisse l'aimer ? — Pourquoi donc la voyez-vous si souvent ? - Je ne la verrai plus : je vous promets que je ne la verrai plus. — Ha ! si vous me trompez ! — Pourquoi donc te tromperoit-il , ma bonne amie , puisqu'il t'aime ? Il est clair qu'il ne peut pas aimer cette

Madame de B***. — Adélaïde, ha! tu ne fais donc pas..... — Si fait, je fais ce que c'est que la jalousie; tu me l'as dit hier; mais c'est un sentiment qui fait du mal, & qui n'est pas raisonnable. Pourquoi mon frere te diroit-il qu'il t'aime, s'il ne t'aimoit pas? — Et pourquoi le dit-il à la Marquise? — Sophie, je vous jure que je vous adorai le premier jour que je vous vis. Vous seule m'avez fait éprouver ce sentiment tendre & respectueux qu'inspirent l'innocence & la beauté, cet amour véritable, dont il faut brûler pour Sophie. C'est vous, c'est vous seule qui m'avez fait sentir que j'avois un cœur; & je n'aimerai jamais que vous. — Ha! si vous saviez combien j'ai de plaisir à vous croire!

Sophie se pencha sur le sein d'Adélaïde, qu'elle embrassa. Comme ton frere te ressemble, lui dit-elle: il a tes yeux, ton teint, ta bouche, ton front! Elle l'embrassa une seconde fois. En vérité, répondit Adélaïde d'un petit ton boudeur, autrefois vous m'aimiez pour moi; maintenant je crois que vous ne m'aimez plus qu'à cause de lui.... Voilà donc ce qu'on appelle de l'amour! J'avoue que si je le trouvais triste hier, il me paroît aujourd'hui bien séduisant.... Mon frere, quand

est - ce
amie? -
suis trop
permet.
vous Ma
votre jol
jolie qu
le perm
je lui d
fille m'a
donne m
— Mon
affaires d
cela; m
Quoi! d
avant q
— Den
— Den
cela ne
peut p
aperce
fois pa
Sophie
Munic
souven
votre
les liq
— Hé
Dans
encore
nous

est - ce que vous épouserez ma bonne amie ? — Ho ! le Baron prétend que je suis trop jeune ; mais si Mademoiselle le permet. . . — Pourquoi donc m'appellez-vous Mademoiselle ? Ne suis - je plus votre jolie Cousine ? — Ha ! jolie ! plus jolie que jamais ! plus que jolie ! Si vous le permettez , j'irai parler à M. de Pontis : je lui dirai que j'adore sa fille , que sa fille m'a choisi ; je lui dirai qu'il me donne ma femme , qu'il m'unisse à Sophie. — Mon pere n'est point à Paris..... des affaires de famille.... je vous conterai tout cela ; mais il faut que je vous quite. — Quoi ! déjà. — Oui , il faut que je rentre , avant que Madame Munich se réveille. — Demain j'aurai donc le bonheur !.... — Demain ! tous les jours ! . . . Ho , non ! cela ne se peut pas. Non ; cela ne se peut pas , répéta Adélaïde , on s'en apercevrait. Mon frere , une fois par semaine. Ho ! mais , répliqua Sophie , tu fais bien comme Madame Munich dort quand elle a bu , & elle boit souvent. — Quoi ! ma jolie Cousine , votre Gouvernante.... — Aime le vin & les liqueurs fortes : c'est une Allemande. — Hé bien , en ce cas , je puis venir ici.... Dans trois ou quatre jours , interrompit encore ma sœur. Plus souvent ce seroit nous exposer..... Sophie soupira ! Hélas !

oui, dit-elle, si l'on alloit nous séparer !... Adieu, mon cher Cousin. (Elle s'éloignoit, elle revint.) Ha ! je vous en prie, n'allez pas chez la Marquise. N'y allez pas, mon frere, me dit aussi Adélaïde ; n'y allez pas, entendez-vous ! & si elle vient chez vous, renvoyez-la.

Lecteurs septuagénaires & gouteux, c'est à vous que je m'adresse. La vieillesse & ses infirmités n'ont pas toujours roidi vos jambes & glacé vos cœurs. Il fut un temps où vous eûtes aussi vos rendez-vous. Alors vous partiez plus légers, plus prompts que les vents, & vous reveniez de même. Vous ne l'avez pas oublié sans doute ; & par conséquent vous jugez que mon pere dormoit encore quand je rentrai chez moi.

Je ne m'occupai le reste de la journée que de mon bonheur : la nuit suivante fut aussi courte que la dernière m'avoit paru longue. Les songes les plus doux embellirent mon paisible sommeil. Ils me montrèrent ma Sophie ; & ce qu'on croira difficilement peut-être, ils ne me montrèrent qu'elle.

Il étoit près de midi quand je sonnai Jasmin : Tu ne m'as pas rendu réponse hier. Comment se porte Madame de B*** ? — Hier, Monsieur, vous ne m'avez pas dit d'y aller. — Comment, Jasmin, vous

n'y avez
malade !

Envoyez
pas y aller
parole à
voirs de
peut se d

Jasmin
fleur, M
Madame
gnoit qu
craint q
cela est
Mademo
vous ave
quis éto
où il do
Jasmin

La fi
Vicomte
propos
titude.
de moi.
lui dire
va plus
core p
fleur d
maladie
sa mor
est inf

n'y avez pas été ! vous savez qu'elle est malade ! . . . Courez-y donc vite.

Envoyer chez la Marquise , ce n'étoit pas y aller ; ce n'étoit pas manquer de parole à Sophie. D'ailleurs il y a des devoirs de société qu'un galant homme ne peut se dispenser de remplir.

Jasmin revint une heure après : Monsieur , Mademoiselle Justine m'a dit que Madame étoit plus mal , & qu'on craignoit que la fièvre ne se réglât. — On craint que la fièvre ne se règle ; mais cela est donc sérieux ! — Oui , Monsieur... Mademoiselle Justine m'a dit tout bas de vous avertir de sa part , que M. le Marquis étoit parti ce matin pour Versailles, où il doit rester trois jours. — C'est bon , Jasmin ; allez.

La fièvre va se régler ! . . . Pauvre Vicomte de Florville ! . . . Ce sont les propos du Baron . . . C'est mon ingratitude . . . Car au fond elle a à se plaindre de moi. Je l'ai trompée . . . Je n'avois qu'à lui dire que j'en aimois une autre . . . Elle va plus mal ! Et si le danger devenoit encore plus grand ! si la Marquise , à la fleur de son âge , périssoit consumée d'une maladie lente ! . . . j'aurois éternellement sa mort à me reprocher ! . . . Cette idée est insupportable . . . Ho ! ma Sophie, tu

m'es bien chere ; mais faut-il , à cause de toi , laisser la Marquise mourir de chagrin ?

J'appellai Jasmin : Retourne à Justine. Demande - lui si , dans l'absence du Marquis, je ne pourrois pas voir Madame de B*** ... la calmer ... la consoler un peu. Jasmin , si cela se peut, tu t'informeras de l'heure ... de la porte par laquelle je dois entrer ... Enfin tu arrangeras cela avec Justine. — Oui , Monsieur. — Va vite.

Il ne tarda pas à revenir. Justine lui avoit dit qu'elle ne croyoit pas que Madame fût en état de recevoir personne ; qu'elle ne savoit pas si Madame seroit bien aise de la visite de M. le Chevalier ; que cependant il n'y avoit qu'une scene à risquer. Je savois le chemin : ce soir, sur les neuf heures , je n'avois qu'à me glisser par la porte cochere , gagner promptement l'escalier dérobé , ouvrir la porte du boudoir avec la clef qu'elle donnoit. Au reste , si Madame se fâchoit, Justine ne prenoit rien sur elle , & ce seroit mon affaire.

A neuf heures précises , je frappai à l'hôtel du Marquis. Qui demandez vous , cria le Suisse ? Je répondis : Justine , & je coulai rapidement. Je trouvai Justine

en senti
va-t-elle
est là ?
Ho ! ma
Elle est
bécille
Est-elle
seule ,
noncer
petite
distract
ne d'ou
ma vie
poussai
blemen
Madame
Effecti
voix ,
là. Jus
bre à c
proch
entr'o
votre
— Qu
porte
que v
sieur
doule
ment
— Ca

en sentinelle dans le boudoir : Comment va-t-elle ? — Ha ! bien doucement. — Elle est là ? dans sa chambre à coucher ? — Ho ! mon Dieu , sûrement , & au lit. — Elle est alitée ? — Oui, Monsieur. — Cet imbécille de Jasmin ne m'a pas dit cela. Est-elle seule ? ses femmes. . . — Elle est seule , Monsieur : mais je n'ose vous annoncer , ajouta - t - elle , en composant sa petite mine fripone. Je l'embrassai par distraction : Tiens , vois - tu cette chienne d'ottomane - là , je ne l'oublierai de ma vie ; & toujours par distraction je poussai Justine dessus. Elle parut véritablement effrayée. — Ho , mon Dieu ! Madame va entendre , elle ne dort pas. Effectivement la Marquise forçant sa voix , un peu éteinte , demanda qui étoit là. Justine ouvrit la porte de la chambre à coucher : Madame , c'est. . . . J'approchai du lit , je pris la belle main qui entr'ouvroit les rideaux : C'est moi , c'est votre amant , qui , plein d'inquiétude. . . — Quoi , Monsieur ! qui vous a ouvert la porte ? Qui vous a permis ? . . . — J'ai cru que vous excuseriez. . . — Hé bien , Monsieur , que voulez - vous ? Insulter à ma douleur ! Redoubler mes chagrins ! Augmenter mon mal ! — Je viens pour le calmer. — Calmer ! Monsieur , ferez - vous que je

n'aie pas entendu ce que votre pere a dit , que je n'aie pas lu ce que vous avez écrit ? (La Marquise fit quelques efforts pour me cacher ses larmes.) — Madame , devez - vous m'imputer les torts du Baron ? Et quant à la lettre ... — Monsieur , je ne vous demande pas d'explication , je n'en veux pas. -- Au moins dites-moi si depuis hier vous vous sentez un peu mieux. — Plus mal , Monsieur , plus mal. Mais que vous importe ? Quelle espece d'intérêt prenez-vous à ce qui me touche ? — Pouvez-vous le demander ? — Sans doute , j'ai tort. Je dois être assez convaincue que vous ne m'aimez pas. -- Ma chere maman ! — Ha ! laissez ce nom , qui me rappelle mes fautes , & mon bonheur , hélas ! trop court ! Ce nom qui me rappelle un enfant trop aimable & trop aimé ! Un enfant dont la fausse candeur me séduisit , dont les charmes peu communs égarerent ma raison . . . Je me flatois qu'au moins sa tendresse étoit le prix de la mienne. . . Hélas ! il me trahissoit froidement ! Cruel ! si jeune encore , vous possédez à ce point l'art de tromper ! — Non , je ne vous trompe pas. — Allez , ingrat , allez aux pieds de votre Sophie vous faire un mérite de mes douleurs.

Dites-lui

*crifiée ,
pour qu
liation
pere q
rendress
digne fi
Faublas
nez-vous
a dit ar
ment de
femme
été si c
foia jan
chere n
le sentin
pitié qu
peines !
mour ,*

*Je p
retira p
bien se
bien je
vois.*

*Ha !
sez bien
Allons
me pla
mais ,
voyoit*

IV.

Dites-lui que la Marquise, indignement sacrifiée , gémit de vous avoir connu ; & pour qu'il ne manque rien à mon humiliation , allez trouver votre pere , votre pere qui ose me faire un crime de ma tendresse pour vous. Apprenez-lui que son digne fils m'en a cruellement punie ; mais , Faublas , souvenez-vous du moins , souvenez-vous que cette femme qu'on vous a dit ardente , vive , emportée , uniquement dévorée de la soif du plaisir , que cette femme ne put résister au chagrin d'avoir été si cruellement traitée , & ne se consola jamais de vous avoir perdu. -- Ma chere maman , pouvez vous méconnoître le sentiment qui me ramene ? -- Oui ! la pitié que vous ne pouvez refuser à mes peines ! l'offensante pitié !... -- Non. L'amour , l'amour le plus vif.

Je pris une de ses mains , qu'elle ne retira plus. On ne peut se figurer combien ses plaintes m'avoient ému , combien je souffrois de l'état où je la trouvois.

Ha ! me dit-elle , que vous connoissez bien ma foiblesse & ma crédulité ! Allons , Faublas , asseyez-vous là. (Je me plaçai sur le bord de son lit.) Hé mais , si quelqu'un entroit ! Si l'on vous voyoit ! Faites-moi le plaisir d'appeller

Justine, elle est dans le boudoir. . . Petite, que ma porte soit fermée à tout le monde. . . Tu diras à mes femmes que je repose, & tu recommanderas bien dans l'anti-chambre qu'on ne laisse entrer personne. . . Mon ami, vous souperez ici ? - De tout mon cœur. — Petite, demande une volaille. . . Tu leur diras que je suis assoupie, fatiguée ; mais qu'avant de m'endormir, je me sens quelque envie d'entamer une aile. . . Sur-tout je veux être tranquille. . . Toi, Justine, tu auras un appétit excessif : tu m'entends bien ? Oui, Madame, répliqua la soubrette, en riant ; oui, il faut ce soir que je mange comme deux.

Dès que Justine fut sortie je ferai la Marquise dans mes bras ; & après avoir préludé par de petites caresses, je voulus pousser très-loin mes entreprises ! On m'opposa une résistance à laquelle je ne m'attendois pas ; & Justine, qui apportoit un poulet, me força de suspendre l'attaque. La Marquise ne voulut pas manger ; moi, tout en dépéçant l'animal, je considérois l'appartement avec une attention que ma belle maîtresse remarqua. — Mais que regarde-t-il donc ainsi ? — Cet appartement, que je reconnois avec plaisir. Il me semble que c'est ici. . . La

Marq
la fig
joué
— Po
tromp
cer la
êtes c
qu'on
qu'on
Monf
de bo
tout l
ment
disput
mes lā
faut p
roit q
feroit-
ce soir
il cert
ce soir
comm
ma pe
ce sen
que n
L'ai
effraye
de la
pre à n

Marquise me comprit : Oui , c'est ici que la figure de Mademoiselle du Portail m'a joué un vilain tour. — Pourquoi vilain ? — Pourquoi ? Parce que Faublas est un trompeur. — Ha ! vous allez recommencer la querelle ! En vérité , maman , vous êtes ce soir bien singulière. Vous voulez qu'on dispute , & vous ne voulez pas qu'on se raccommode ! — Justement , Monsieur le libertin & l'ingrat. Vous avez de bonnes raisons , vous , pour vouloir tout le contraire. C'est au raccommodement que vous visez , & vous esquiviez la dispute. Au reste , puisque nous en sommes là-dessus , demandez au Baron s'il ne faut pas. . . — Quoi ! maman , il se pourroit que ce que mon pere a dit ? . . . Ce seroit-là ce qui empêcheroit ? . . . — Que ce soit cela ou autre chose , toujours est-il certain , Monsieur le conquérant , que ce soir il n'y aura pas entre nous de raccommodement dans ce sens-là ! — Ha ! ma petite maman , c'est précisément dans ce sens-là qu'il y en aura. — Je vous assure que non. — Je vous proteste que si.

L'air déterminé dont j'affirmois parut effrayer la Marquise ; je la vis s'arranger de la maniere qu'elle jugea la plus propre à me contrarier. Oui , oui , faites vos

dispositions ; mais dès que j'aurai soupé , quand Justine ne sera plus là , vous verrez ! -- Justine ne s'en ira pas .. Petite , ne quite pas mon appartement. . . Chevalier , asseyez - vous ici. . . un peu plus près de moi . . . Là , bien , j'ai quelque chose à vous dire.

Elle passa un bras derrière moi , appuya sa tête sur mon épaule , & après m'avoir donné un baiser : Faublas , m'aimez-vous , dit-elle , en baissant la voix ? -- Maman , n'en doutez plus. -- Je vous en demande une preuve. -- Quoi donc , m'écriai-je avec inquiétude ? -- De ne pas insister ce soir sur le raccommodement. -- Pourquoi cela ? — Mon ami , j'ai la fièvre , vous la gagneriez. — Hé bien , qu'importe ? — Qu'importe , répéta-t-elle , en m'embrassant ! j'aime cette réponse - là. Ha ! que n'est-elle aussi sage qu'elle me paroît flateuse ! . . . Mon bon ami , mon cher Faublas , je ne veux pas d'un bonheur qui vous coûteroit votre santé ! Quelle femme assez peu délicate pourroit acheter à ce prix quelques instants rapides d'une jouissance , d'autant moins douce qu'elle est plus répétée ? Quelle femme assez aveugle , assez insensible , pourroit , en se donnant à toi , ne cé-

der
j'éne
nessa
ges
chef-
cher
regr
prop
me
ton
jours
s'il l
pour
plus
pour
quoi
toi -
bon
ce s
ras
m'en
ferai
donn
valier
comm
simpl
La
chiff
à ma
vatio

der qu'à l'attrait du plaisir ? Qui , moi ! j'énerverois tes forces ! j'épuiserois ta jeunesse ! j'altérerois un des plus beaux ouvrages de la nature ! je détruirois un de ces chef-d'œuvres les plus séduisants. Non, mon cher Faublas , non. Pour t'épargner des regrets , je combattrai tes desirs & ma propre foiblesse ; dans tous les temps tu me trouveras prête à m'immoler pour ton bonheur ; & , loin de te préparer des jours tristes ou douloureux , je donnerai , s'il le faut , ma vie pour prolonger , pour embellir la tienne ! O ! des amants le plus aimable & le plus aimé ! ce n'est pas pour moi seulement que je te chéris ; va , quoi qu'on en puisse dire , c'est toi , c'est toi-même que j'adore en toi. . . . Mon bon ami , promets-moi de ne pas insister ce soir. . . Je renverrai Justine ; tu seras là , je te verrai , je t'entendrai , je m'endormirai peut-être sur ton sein : je serai trop heureuse. . . . Mon bon ami , donne-moi ta parole d'honneur. . . Chevalier , répondez-moi donc. . . Mais, voyez comme il réfléchit pour une chose si simple !

La Marquise avoit raison : je réfléchissois. Je pensois à Sophie ; je faisois à ma jolie Cousine l'hommage des privations qu'on m'imposoit ; & cette idée

m'inspirant le courage de les supporter , je promis à sa rivale d'être sage. Aussi-tôt Justine reçut l'ordre de s'éloigner.

Faublas , je suis contente de vous , reprit la Marquise d'un air de satisfaction. Causons tranquillement : ce plaisir-là , s'il est moins vif qu'un autre , est plus durable. . . De quoi riez-vous ? — D'une idée peut-être singulière. — Dites , mon ami , dites. — Si l'on pouvoit imposer à une femme qui attend son amant , la condition de le garder pendant deux heures , pour causer avec lui seulement , ou de le renvoyer au bout de cinq minutes , qu'alors elle emploieroit à son gré ? . . . — Mon ami , beaucoup de belles dames trouveroient l'alternative embarrassante. On dit qu'il y en a pour qui le plaisir de parler sentiment est le *nec plus ultra* de l'amour ; toutes les autres fonctions d'une maîtresse courent singulièrement à leur complaisance : d'honneur , je crois que s'il en existe , elles sont du moins en bien petit nombre. En revanche je vous assure qu'il s'en rencontreroit beaucoup , mais beaucoup , à qui ce bavardage & cette inaction de deux heures paroîtroient fort ridicules. J'en connois qui aimeroient bien mieux rester muettes toute leur vie. — Ho ! ce

n'est pas
rois du
autres. —
heures
aujourd
nutes de
demain.
en bien
— Oui
tion.

La
dans l'e
ble ; &
tions ,
temps
une fo
nieux c
quelque
mais p
l'admi
élégant
monde
rue &
goût é
beauc
nomm
a com
jolie.

Je
depuis

n'est pas vous, maman. — Moi, je serois du parti qui accorderoit les deux autres. — Oui? — Oui, mon ami. Les deux heures de conversation, ce seroit pour aujourd'hui, supposons, & les cinq minutes de bonheur, je les garderois pour demain. — Pour demain! souvenez-vous-en bien. — Ha!... — Ha! vous l'avez dit. — Oui; mais ce n'étoit qu'une supposition.

La Marquise mit beaucoup du sien dans l'entretien que nous eûmes ensemble; & je lui découvris mille perfections, que je n'avois pas encore eu le temps d'apercevoir. Elle m'étonna par une foule de traits satyriques, ingénieux ou brillants; il lui échappa même quelques pensées un peu philosophiques; mais pas une seule réflexion morale. J'admirai sur-tout en elle cette élocution élégante & facile, que l'usage du grand monde donne quelquefois; cet esprit naturel & fin qui ne s'acquiert jamais; un goût épuré dont auroient grand besoin beaucoup de nos beaux-esprits que je ne nomme pas, & plus de savoir que n'en a communément une femme belle ou jolie.

Je ne croyois être auprès d'elle que depuis un quart d'heure, quand nous

entendîmes sonner minuit. Voici le moment de la retraite , mon ami , me dit-elle ; il faut que Justine vous reconduise elle-même jusqu'à la porte , à cause de mon Suisse , qui n'entend pas raison. (La suivante attentive accourut au premier coup de sonnette.) Petite , tu vas reconduire ton amoureux. -- Comment ! son amoureux ! — Hé sans doute ; vous ne comprenez pas que Justine , qui fait entrer un jeune homme le soir , qui le reconduit à minuit , a tout-à-fait l'air d'avoir une affaire de cœur. Je suis sûre que demain on le dira tout haut dans l'office ; mais la Petite fait bien que je la dédommagerai amplement de ce qu'elle pourra souffrir à cause de moi. Adieu , mon cher Faublas ; on vous verra demain sur les huit heures ? -- Au plus tard. — Mon ami , je serai malade pour tout le monde. . . . Allons , Petite , reconduis-le ; car enfin il faut ménager un peu ta réputation : plus il s'en ira tard , & plus on s'égayera sur ton compte. . . Allez sans lumière , pour qu'on ne vous voie pas dans le petit escalier , & marchez bien doucement , de peur de vous blesser.

Justine & moi nous entrâmes dans le boudoir. J'eus soin de bien fermer la porte de la chambre à coucher qui y
com-

comme
à tâton
dérobé
ma cor
je l'attr
fant ,
tendic
l'ottom
moi , n
sée à m
l'ottom
n'auroi
vai mie
premie
des Die

Si l'o
confidé
tion , o
au ren
quise n
me pro
& les n
me ma
une co
favorab
elle arr
les cou
fièvre
ment la

IV.

communiquoit , tandis que Justine ouvroit à tâtons celle qui conduisoit à l'escalier dérobé. Au lieu de suivre sur cet escalier ma conductrice , qui me tendoit la main , je l'attirai doucement vers moi. Mon enfant , lui dis - je si bas qu'à peine elle entendit , tu te souviens bien de la scène de l'ottomane ; je veux me venger : aide-moi , ne dis mot. Justine , toujours disposée à me servir , me seconda si bien sur l'ottomane , que la Marquise elle-même n'auroit pu mieux faire ; jamais je n'éprouvai mieux combien eut raison celui qui le premier écrivit : La vengeance est le plaisir des Dieux !

Si l'on veut se pénétrer de mon esprit , considérer mon âge , examiner ma position , on verra que je ne pouvois manquer au rendez - vous du lendemain. La Marquise m'attendoit avec impatience : elle me prodigua les caresses les plus flatteuses & les noms les plus doux. Elle satisfit même ma curiosité , toujours empressée , avec une complaisance qui me parut du plus favorable augure ; mais , comme la veille , elle arrêta mes transports au moment de les couronner , & prétextant encore sa fièvre maudite , elle me refusa constamment la preuve la plus certaine de la ten-

dressée d'une amante, cette preuve si chère à tous les jeunes gens, si nécessaire au plus ardent de tous ! Je supportois ma peine assez patiemment, dans l'espérance qu'au moins la jolie Suivante, au moment du départ, auroit pitié de moi ; mais la Marquise, qui n'étoit plus alitée, me reconduisit elle-même jusqu'à l'escalier dérobé. Je voyois bien que Justine souffroit de ma douleur ; mais pouvoit-elle me consoler dans la cour ? Je rentrai chez moi bien chaste & bien désolé.

Rosambert, que j'instruisis des rigueurs de ma belle maîtresse, n'en parut point étonné. Il me dit : Je vous ai prévenu que Madame de B*** régloit sa conduite sur les circonstances, & la changeoit selon les événements. Quelles que soient les qualités physiques & les facultés morales de Mademoiselle de Pontis, puisque le Chevalier l'aime, elle est à ses yeux spirituelle & jolie. Cette passion est légitime, honnête & vertueuse : c'est un premier amour. Il naquit de la sympathie ; il vit de privations : il croîtra par les obstacles, l'habitude & l'espérance. Mademoiselle de Pontis est donc une rivale dangereuse. Voilà, n'en doutez pas, ce que s'est dit la Marquise ; mais après avoir examiné les moyens

de son ennemie, elle a calculé ses propres forces & la foiblesse du jeune Adonis dont il s'agit de disputer le cœur irrésolu. . . . Irrésolu ! Rosambert. — Hé ! oui, irrésolu, quant à présent. Vous adorez l'une ; mais vous ne pouvez vous décider à lui sacrifier l'autre. . . A votre âge l'attrait du plaisir a une force irrésistible. Vous savez de quel plaisir je veux parler : Sophie ne peut vous l'offrir celui-là ! C'est Madame de B * * * qui en est la dispensatrice intéressée : hé bien, mon ami, irriter sans cesse vos desirs, les satisfaire quelquefois, ne les épuiser jamais : en deux mois, voilà son plan. C'est pour rendre ses faveurs plus précieuses, qu'elle en fera désormais avare. Croyez qu'elle souffrira comme vous des privations qu'elle va vous imposer ; mais à quelque prix que ce soit, la Marquise a juré de vous conserver.

Enfin, il est temps de retourner à Sophie : elle lui fait enfin la troisième journée ! Je puis aller au Couvent voir ma jolie Cousine. Ho ! comme depuis trois jours elle étoit encore embellie !

Pendant deux mois à-peu-près, j'eus le bonheur de l'entretenir au parloir régulièrement deux fois par semaine. O ! pouvoir prodigieux des vertus & de la

beauté réunies ! en quittant ma Sophie , j'imaginois toujours qu'il étoit impossible que je l'aimasse davantage , & chaque fois que je la voyois , je sentoís que mon amour étoit encore augmenté.

Il faut avouer cependant que , dans le cours de ces deux mois , je vis souvent la belle Marquise , qui toujours attachée au plan de réforme qu'elle avoit en effet adopté , économisoit nos plaisirs , au point de me refuser quelquefois le nécessaire. Il faut avouer encore que ma jolie petite Justine , qui savoit très-bien mon adresse , venoit incognito chez moi recueillir les épargnes de sa maîtresse.

M. du Portail , impatient de retrouver sa chere fille , étoit parti depuis six semaines pour la Russie , dans l'espérance de s'y procurer quelques lumieres sur le sort de Dorliska.

Un jour que j'étois avec Rosambert à l'Opéra , nous y rencontrâmes le Marquis de B***. Il salua le Comte d'un air froidement poli ; mais il me fit l'accueil le plus caressant. Il se plaignit de ce que , depuis plus de deux mois , il n'avoit pas eu le bonheur de pouvoir me joindre , & il me demanda comment mon pere se portoit. --

Fort bien, M. le Marquis : il est actuellement en Russie. -- Ha ! ha ! cela est donc vrai ? -- Assurément. -- Monsieur, & Mademoiselle du Portail ? -- Ma sœur se porte à merveille. -- Toujours à Soissons ? -- Oui, Monsieur. -- Et quand revient-elle dans ce pays-ci ? Ha ! au Carnaval prochain, répondit aussi-tôt Rosambert.

Pour détourner cette plaisanterie, dont je craignis l'effet, j'assurai au Marquis que ma sœur viendrait passer l'hiver à Paris ; mais, reprit M. de B***, vous ne demeurez donc plus à l'Arsenal ? -- Toujours, Monsieur. -- En ce cas, recommandez donc à vos gens d'être plus civils & plus attentifs. Ils m'ont bien dit que M. votre père étoit allé en Russie ; mais quand je leur ai demandé de vos nouvelles, & de celles de Mademoiselle votre sœur, ils m'ont répondu brusquement que M. du Portail n'avoit pas d'enfants. Ha ! c'est que son père le gêne beaucoup, interrompit Rosambert ; il ne lui permet de recevoir personne. -- Oui, Monsieur, la réponse qu'on vous a faite est sans doute une suite des ordres que mon père aura donnés. -- Hé bien, je croyois M. votre père plus raisonnable : un jeune homme doit avoir un peu de liberté.

Une Demoiselle ! ho ! c'est différent ! on ne sauroit veiller les filles de trop près ! & je connois des Demoiselles très-comme il faut , qu'on ne tient pas assez . . . à qui on laisse faire de mauvaises connoissances (en disant cela , il regardoit Rosambert d'un air malin) ; mais vous ! cela est trop rigoureux ! . . . Tenez , je veux vous procurer quelque agrément , quelque dissipation. La Marquise est ici : je veux vous présenter à la Marquise. -- Monsieur , je ne puis . . . — Venez , venez , elle vous recevra bien. — Je ne doute pas que présentation par vous . . . mais , Monsieur . . . Hé ! mais pourquoi toutes ces façons , me dit Rosambert ? Madame la Marquise est très-aimable. N'est-il pas vrai , Monsieur , reprit le Marquis en s'adressant d'abord au Comte & ensuite à moi ; n'est-il pas vrai qu'elle est très-aimable , ma femme ? . . . Elle a beaucoup d'esprit. D'abord je ne l'aurois pas épousée sans cela. La vérité est que Madame la Marquise a beaucoup d'esprit ; & Monsieur le fait bien , s'écria Rosambert. Monsieur le fait bien , répéta le Marquis. — Oui , Monsieur , ma sœur me l'a dit. — Ha ! Mademoiselle votre sœur ! oui . . . Je vous assure , Monsieur , qu'il ne manque à ma

femm
miste
J'ai d
rel po
tail
puis
Mad
quif
moi
quif
fuis
pon
fuis
je
je
qu
vo
vo
M
--
Je
à
n
J
C
le
f
d
p
c

femme que d'être un peu plus physionomiste. Mais cela viendra, cela viendra... J'ai déjà remarqué qu'elle a un goût naturel pour les belles figures... M. du Portail, la vôtre est très-prévenante, & puis vous ressemblez singulièrement à Mademoiselle votre sœur, que la Marquise aime beaucoup. Venez, suivez-moi, je vais vous présenter à la Marquise. — En vérité, M. le Marquis, je suis désolé de ne pouvoir mieux répondre à tant d'honnêtetés; mais je me suis, pour ainsi dire, dérobé de chez moi; je vais me cacher dans le parterre... je ne puis paroître dans une loge... Si quelqu'un des amis de mon père me voyoit, il le lui écriroit sûrement, & vous n'avez pas d'idée de la scène que M. du Portail me feroit à son retour. — Ha! il y a des parents bien ridicules!... Je savois bien que j'avois quelque chose à vous demander, Monsieur... Connoissez-vous un certain M. de Faublas? Je répondis séchement: non. Mais le Comte le connoît peut-être, continua le Marquis? De Faublas, répliqua Rosambert? mais oui, je crois avoir entendu ce nom-là... j'ai vu cela quelque part. (Il prit le Marquis par la main, & affectant de parler plus bas) : ne

parlez jamais des Faublas devant les du Portail : ces deux familles - là sont ennemies ! Il y aura du sang répandu au premier jour. Ha ! tout cela s'est donc découvert , répliqua le Marquis à demi-voix ? Quoi , tout cela , répondit Rosambert ! -- Ho ! vous m'entendez de reste. -- Non , le diable m'emporte. -- Ho ! que si ; mais vous avez raison : à votre place , je serois aussi discret que vous. -- D'honneur ! si je comprends un mot ! . . . Allons , brisons là , dit le Marquis. (Il éleva la voix.) Ho ! ça dis-moi , Rosambert ; car je suis un bon Diable , je ne fais pas garder rancune , moi ! dis-moi pourquoi , depuis plus de six semaines , tu n'es pas venu nous voir ? -- Des affaires ! -- Bon des affaires , des Maîtresses ! . . . On ne m'attrape pas , va ! Ho ! ça j'espère qu'au moins tu voudras bien venir saluer la Marquise. -- Assurément. . . Chevalier , vous voulez bien m'attendre ici un moment ?

Le Marquis , en me quittant , me répéta qu'il regrétoit fort de ne pouvoir me présenter à sa femme.

Un quart-d'heure après , Rosambert revint à moi en riant. Madame de B*** n'a pas paru fâchée de me voir , me dit-il : elle m'a reçu poliment ;

nous
ment ,
qui se
souven
quise
bon m
M. du
osé lu
conce
de B
à aug
au co
à me
dans
que
fort
temp
dans
d'ail
plic
M.
là ,
à la
bie
n'é
s'e
fur
Fa
Je
se

nous nous sommes traités réciproquement , comme des gens de connoissance , qui se souviennent de s'être rencontrés souvent dans le monde. Pourtant la Marquise a été un peu étonnée quand son bon mari lui a dit que j'étois ici avec M. du Portail le fils , qui n'avoit jamais osé lui venir présenter ses devoirs. Vous concevez que tout étant fini entre Madame de B * * * & moi , je n'ai pas cherché à augmenter l'embarras de sa position ; au contraire , je l'ai charitablement aidée à me tromper moi - même : je suis entré dans toutes ses idées aussi bonnement que son cher époux. Ce qu'il y a de fort singulier , c'est que j'ai trouvé de temps en temps de grandes obscurités dans cette plaisante scene , qui m'a d'ailleurs beaucoup amusé. Vous m'expliquerez cela , Faublas. Tenez , quoique M. de B * * * parlât bas dans ce moment-là , j'ai pourtant bien entendu qu'il disoit à la Marquise : Madame , je vous le disois bien que cette Mademoiselle du Portail n'étoit pas une fille honnête. Tout cela s'est découvert ! Les du Portail sont furieux ; & s'ils rencontrent ce M. de Faublas ils lui feront un mauvais parti. Je suis sûr que le voyage de la Demoiselle à Soissons , & celui du pere en

Russie , ne sont que des prétextes... Aussi ce pere a bien mérité cela : il gêne horriblement son fils , & il laisse faire à sa fille tout ce qu'elle veut. Voilà à - peu - près , continua le Comte , ce que le Marquis a dit. Faublas , vous êtes au fait , faites-moi le plaisir de m'apprendre ce que tout cela signifie ?

Je contai à Rosambert comment le Marquis avoit trouvé mon porte-feuille dans un *mauvais lieu* , comment il avoit prouvé à sa femme que Mademoiselle du Portail étoit une P . . . , comment la Marquise s'étoit fait rendre mes lettres sur son ottomane , moi présent. Le Comte donna un libre cours à sa gaieté , & finit par me demander pourquoi je n'avois pas voulu être présenté à Madame de B***. Mon ami , lui répliquai - je , si j'étois follement épris de la Marquise , & qu'il n'y eût pas eu d'autres moyens de la voir que celui - là , je l'aurois employé ; mais puisque nous nous joignons facilement , tantôt d'un côté , tantôt d'un autre , puisque les rendez-vous ne nous manquent pas , pourquoi aurois - je encore été chercher des dangers sous un travestissement nouveau ? — Ha ! cela auroit produit des scènes plaisantes !

A votre
balancé.

Après
bert à l
qu'il co
Danseuse
joli , di
jestueuse
pondit l
Faublas
personn
si flateu
vous ai
plusieur
presque
une trè
j'aime
Comte
vous m
donna
Cepen
à l'ore
la Dan
sole.

Ai -
tie qu
pâmes
la Ny
rageai
l'Opé

A votre place la Marquise n'auroit pas balancé.

Après le spectacle , je suivis Rosambert à la loge de Mademoiselle * * * , qu'il connoissoit particulièrement. Une Danseuse étoit avec la Princesse. Il est joli , dit celle-ci , après m'avoir majestueusement toisé. C'est l'Amour , répondit l'autre , ou c'est le Chevalier de Faublas ! Je remerciai vivement l'honnête personne qui m'adressoit un compliment si flatteur. Chevalier , me dit-elle , je vous ai entrevu quelque part , & depuis plusieurs mois j'entends parler de vous presque tous les jours. Vous pouvez être une très-belle fille ; mais quant à moi , j'aime mieux un joli garçon. Je fixai le Comte : Rosambert , il me paroît que vous m'aviez annoncé ! Rosambert me donna sa parole d'honneur que non. Cependant les deux Dames se parloient à l'oreille ; & Coralie (c'est le nom de la Danseuse) Coralie rioit comme une fole.

Ai-je besoin de dire que déjà la partie quarrée se decidoit ; que nous soupâmes chez la Déesse ; que je ramenai la Nymphé chez elle , & que j'y partageai son lit ? Qui ne sait pas qu'à l'Opéra les Divinités sont de bien

foibles mortelles ; que c'est le pays du monde où les passions se traitent le plus lestement ; que c'est - là sur - tout qu'une affaire de cœur commence & s'achève dans la même soirée ?

Coralie n'étoit ni belle ni jolie ; mais elle avoit la vivacité qui plaît , les graces qui attirent : on écouitoit avec plaisir son petit jargon galant. Sur sa figure mutine régnoit la gaieté ; son maintien , un peu *dévergondé* , provoquoit le désir. Au reste , grande & bien faite , belle main , joli pied , superbe peau ! Coralie d'ailleurs possédoit si bien l'art des voluptés secrètes ! elle épuisoit avec tant de discernement toutes les ressources du métier !... J'oubliai dans ses bras Justine & Madame de B * * *.

Mais par une singularité que je n'entreprendrai pas d'expliquer , l'image des vertus les plus pures vint , au sein du libertinage , se présenter à mon esprit troublé ; & ce qui n'est pas moins digne de remarque , je m'avisai de vouloir parler dans un de ces moments où l'homme le plus étourdi , exempt de toutes distractions , ne laisse échapper que de très-courts monosyllabes ou de longs soupirs étouffés. Ha ! Sophie , m'écriai-je ! J'aurois dû dire : Ha ! Coralie ! Sophie !

répéta l
Sophie
c'est un
core ,
fanée ,
passée ..
mais , c
vite , ell
que je n
de l'éton
ou de l'
si déliée
Il ét
je quit
de mon
ment
d'un to
ne jam
Je mo
attende
hison ,
étoit in
échapp
devoir
un pe
le Suiss
c'eût
notre
pondr
j'étois

répéta la Nymphé , fans se déranger , Sophie ! vous la connoissez ? Hé bien ! c'est une sote , une bégueule , une pécore , qui n'a jamais été jolie , qui est fanée , & à qui il est arrivé la semaine passée Elle ne put en dire davantage ; mais , quoiqu'en parlant prodigieusement vite , elle avoit si bien employé son temps , que je ne savois lequel admirer le plus , ou de l'étonnante agilité de ce corps si souple , ou de l'extrême volubilité de cette langue si déliée.

Il étoit dix heures du matin quand je quitai Coralie. Le Baron , informé de mon absence , attendoit impatiemment mon retour. Il me fit souvenir , d'un ton sévère , qu'il m'avoit prié de ne jamais coucher ailleurs qu'à l'hôtel. Je montai chez moi , M. Person m'y attendoit. J'allois lui reprocher sa trahison , il me prévint : il m'observa qu'il étoit impossible que le Baron ignorât cette échappée nocturne ; qu'en pareil cas le devoir d'un Gouverneur étoit d'avertir un pere ; & que se laisser prévenir par le Suisse , ou par quelqu'autre domestique , eût été fort mal-adroitement découvrir notre intelligence. Je n'avois rien à répondre à de si bonnes raisons , & puis j'étois déjà occupé de toute autre chose.

Jasmin venoit de me remettre une lettre qu'on lui avoit laissée depuis plus d'une heure. Je voyois avec surprise qu'elle étoit adressée à Mademoiselle du Portail. Je déchetai promptement, & je lus :

» QUELQU'UN qui part ce soir pour
 » Versailles , m'assure que Mademoiselle
 » du Portail n'est point à Soissons , & que
 » sans doute elle se cache dans les environs
 » de Paris. Si cela est , cette charmante en-
 » fant , qui doit se souvenir de moi , montera
 » demain matin à cheval , avec son habit
 » d'Amazone , viendra , suivie d'un seul
 » domestique , couvert d'un habit bour-
 » geois , me joindre , à huit heures préci-
 » tes , au bois de Boulogne , à la porte de
 » Boulogne même. Je suis , s'il faut l'en
 » croire , celui qu'elle aime encore ,
 » &c.

Le Vicomte DE FLORVILLE.

En effet , m'écriai-je , j'ai depuis long-temps parole avec le Vicomte : allons , ce fera pour demain matin Jasmin , tu vas venir avec moi.

J'allai acheter un beau cabaret de porcelaine , & je chargeai Jasmin de le porter de ma part à Mademoiselle

Coralie

Au

deman

Coralie

plusieu

part du

homme

plus di

lui ai-

noissez

il est bo

valier

souper

Den

s'arran

avec le

n'impo

ralie.

Jasn

réflexi

d'injun

Des in

maître

vertue

neroit

Madar

même

fussent

tôt m

nomb

Coralie , rue Meslée , porte Saint Martin.

Au retour de mon domestique , je lui demandai ce qu'avoit dit Mademoiselle Coralie : Monsieur , elle m'a fait répéter plusieurs fois votre nom : *C'est bien de la part du Chevalier de Faublas ? Un jeune homme ? tout jeune ? qui a tout au plus dix - sept ans ?* Mais , Mademoiselle , lui ai-je dit , est-ce que vous ne le connoissez pas ? Elle a répondu : *Si fait ; mais il est bon de s'expliquer. Vous direz au Chevalier de Faublas que je l'attends demain à souper.*

Demain à souper , Jasmin ! mais cela s'arrange assez mal : je passerai la journée avec le Vicomte de Florville ! Allons , n'importe ; je ne veux pas désobliger Coralie.

Jasmin me laissa , & je me livrai à mes réflexions. Ho ! ma jolie Cousine , que d'injures , que d'infidélités je te fais ! Des infidélités ! mais non. J'offre à mes maîtresses un hommage impur , que ma vertueuse amante rejeteroit , qui profaneroit les charmes de Sophie..... Mais Madame de B *** ! Justine ! Coralie ! en même-temps trois à la fois ! Hé bien , fussent-elles cent , qu'importe ? ou plutôt mon excuse n'est - elle pas dans le nombre ? Si Madame de B *** étoit ai-

mée, lui donnerois - je des rivales ? La Marquise m'occuperait-elle, si j'avois un attachement sérieux pour Justine ou pour Coralie ? Ho ! non, non. Ces trois intrigues-là ne signifient rien. Ce ne sont que des goûts passagers ... C'est l'effervescence de la jeunesse.... La Marquise, il est vrai, me paroît beaucoup plus aimable que les deux autres ; mais enfin il n'y a que ma jolie Cousine qui m'inspire un amour pur & désintéressé..... Oui, ma Sophie, ma chère Sophie, il est clair que je n'aime que toi !

Le lendemain Jasmin & moi nous étions, à huit heures précises, à la porte de Boulogne : j'avois l'amazone anglaise & le chapeau de castor blanc. Les passants s'arrêtoient pour me regarder. Les uns s'écrioient : Voilà une jolie femme ! Cette Anglaise se tient bien à cheval, disoient les autres ; & mon petit amour-propre étoit flaté de ces exclamations fréquentes. Le Vicomte de Florville ne se fit pas long-temps attendre ; il montoit un très-joli cheval, qu'il manioit avec plus de grace que de vigueur. Belle Demoiselle, nous allons, si bon vous semble, déjeuner à Saint Cloud. — Très-volontiers, Monsieur ; mais où descendrons-nous ? Dans une auberge ? —

Ho

Ho
me
Me
felli
l'ou
que
Flo
vou
vez
sing
rou
ville
Sou
qui
à l'a
com
Q
nou
quan
de
à m
dans
ne v
mier
com
com
moise
les c
tant
donne
To

Ho ! non , non , mon bon ami. — Comment ! votre bon ami ! oubliez - vous , Monsieur , que vous parlez à Mademoiselle du Portail ? — Oui , mon ami , je l'oublois ; & même je ne songeois pas que je suis aujourd'hui le Vicomte de Florville.... Moi , un jeune étourdi ! & vous une jeune fole ! Faublas , ne trouvez-vous pas cela singulier ? — Très-singulier ! Mais enfin vous voilà pour toute la journée le Vicomte de Florville , & moi , Mademoiselle du Portail. Souvenons-nous - en bien. Celui des deux qui se trompera..... — Donnera un baiser à l'autre. — J'y consens , Monsieur le Vicomte.

Quand nous arrivâmes à S. Cloud , nous nous devions mutuellement cinquante baisers au moins. A une portée de fusil du pont le Vicomte m'invita à mettre pied à terre. Nous entrâmes dans une maison , petite & jolie , où je ne vis personne. Il n'y avoit qu'un premier étage. L'appartement que le Vicomte m'ouvrit me parut encore plus commode qu'élégant. Pardon , Mademoiselle ; mais il faut que je fasse mettre les chevaux à l'écurie. Il remonta l'instant d'après , & m'apprit qu'il avoit ordonné à Jasmin d'aller déjeuner de son

côté , & de revenir nous prendre dans une heure. Ensuite il me montra dans une armoire des viandes froides , quelque dessert & de bon vin : Mademoiselle , nous ferons maigre chere ; mais au moins nos gens ne nous troubleront pas. — Fort bien , Vicomte ; commençons par payer nos amendes. — Ha ! fi donc : une Demoiselle ! que dites-vous là ? Moi ! je veux d'abord manger un morceau.

Le Vicomte de Florville , un peu petite maîtresse , suça un aileron. Mademoiselle du Portail , fort mal élevée , mangea comme un Clerc de Procureur.

Ces amendes , qu'il falloit acquiter , me tracassoient. Je voulus donner un baiser au Vicomte : Mademoiselle , me dit - il , c'est à moi qu'appartient l'attaque. Il me prit par la main , me fit quitter la table , & voulut m'embrasser. Je le repoussai vivement : Monsieur , laissez-moi ; vous êtes un impertinent ! Le Vicomte , plus obstiné qu'entreprenant , sembloit vouloir ne dérober qu'un baiser , & rioit beaucoup de la résistance qu'on lui opposoit. Apparemment plus accoutumé à résister qu'à poursuivre , il déployoit dans l'attaque beaucoup d'adresse & peu de vigueur. Mademoiselle du Portail , au contraire , renversant tous les usages re-

eus ,
& be
tôt é
c'est
cria-
subju
elle a
bles !
mieu
bles.
Mali
suis p
Vicom
droits
Po
sans e
tôt à t
être
mais
fer. —
git - il
votre
cela u
nature
metre
mande
mais c
tail qu
c'est c
vous m

eus, mettoit dans la défense peu de grace & beaucoup de force. Le Vicomte, bientôt épuisé, se laissa tomber sur un canapé : c'est un dragon que cette fille-là, s'écria-t-il ! il faudroit un Hercule pour la subjuguier ! Ho ! que la nature est sage ! elle a fait les autres femmes douces & foibles ! Je vois bien que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Allons, que tout rentre dans l'ordre. Maligne Demoiselle, appeaisez-vous. Je ne suis plus que la Marquise de B***, le Vicomte de Florville vous cede tous ses droits.

Pour cette fois j'usai de la permission, sans en abuser. Nous nous remîmes bientôt à table. Faublas, vous trouverez peut-être que j'ai de singulieres fantaisies ; mais je vous prie de ne pas me refuser. — Hé ! le pourrois-je ? De quoi s'agit-il ? — Mon bon ami, donnez-moi votre portrait. — Maman, vous appelez cela une fantaisie ! C'est un désir bien naturel, que je partage. Seroit-ce commettre une indiscretion que de vous demander le vôtre ? — Non, mon ami : mais c'est celui de Mademoiselle du Portail que je veux. — Ha ! j'entends ; & c'est celui du Vicomte de Florville que vous me donnerez ? — Précisément. — Ma

petite maman , je m'en occuperai dès demain ; nous verrons lequel des deux fera le plutôt fait. — Ho ! le vôtre , assurément. Vous n'êtes pas gêné , vous , Faublas ! Moi , je ne pourrai donner à mon Peintre que quelques moments dérobés. Vous sentez bien que ce n'est pas à l'hôtel que cette miniature se fera ? — Où donc , maman ? — Chez cette Marchande de mode..... au boudoir que vous connoissez. Les habits que vous me voyez , je les y laisse toujours , dans une armoire dont j'ai la clef. — Quoi ! c'est donc là que vous vous êtes habillée ce matin ? — Sans doute , mon ami. Sous prétexte de prendre l'air aux Champs Elysées , je suis sortie en robe de matin avec Justine. Nous nous sommes rendues chez ma Marchande de modes , où la métamorphose s'est opérée ; une voiture de place m'a conduite chez un Loueur de chevaux , & voilà comme d'une Marquise on fait un Vicomte ! Justine a congé pour toute la journée : elle ne doit se retrouver qu'à sept heures chez ma Marchande de modes , où j'irai reprendre ma robe. En rentrant je dirai , sans affectation , que j'ai rencontré aux Champs Elysées la Comtesse de Mais je crois entendre Jasmin. Allons faire un tour

de pre
revien

No

longs

le mic

fâmes

route

voitur

précéd

venoit

toit p

la Ma

pont

cheval

je don

suivre

ter à l

reconn

tail. C'

ventre

qui co

lopoit

étions

Bien

bien pr

lent ch

brusqu

zélé p

coup d

son ma

de promenade , mon cher Faublas : nous reviendrons diner ici.

Nous remontâmes à cheval. Après de longs circuits , nous nous trouvâmes , vers le midi , au pont de Seves , que nous passâmes , pour nous promener sur la grande route qui conduit à Paris. Une fort belle voiture , atelée de quatre chevaux , & précédée d'un domestique bien monté , venoit à nous. Le brillant équipage n'étoit plus qu'à dix pas de distance , quand la Marquise tourna bride , & repassa le pont au grand galop. Je crus que son cheval l'avoit emportée. Au moment où je donnois un coup d'éperon pour la suivre , je vis , du fond du carosse , se jeter à la portiere un homme , qui m'ayant reconnu m'appella Mademoiselle du Portail. C'étoit le Marquis de B*** ! Je partis ventre à terre sur les traces de la Marquise , qui couroit à travers champs. Jasmin galopoit derrière moi : il me cria que nous étions poursuivis.

Bientôt j'entendis notre ennemi , déjà bien près de nous , exciter encore l'excellent cheval qu'il montoit. Je tournai bride brusquement , & piquant droit vers le zélé postillon , je le saluai d'un grand coup de fouet. Jasmin , brûlant d'imiter son maître , avoit déjà le bras levé. Le

pauvre domestique, étonné qu'une jeune Dame eût frappé aussi rudement, retenu sans doute par le respect qu'il croyoit devoir à mon sexe, autant qu'à mon rang, ou peut-être par l'idée d'un combat très-inégal, puisque Jasmin se tenoit prêt à me seconder ; le pauvre domestique, ne sachant s'il devoit fuir ou se défendre, me regardoit d'un air stupéfait. Je déterminai promptement ses résolutions par cette fiere harangue, prononcée cependant d'une voix féminine : *Ma-
raud, je te coupe le visage si tu poursuis ; si tu retourne sur tes pas, voilà de quoi boire à ma santé. Il prit mon écu, en louant à sa manière ma vigueur & ma générosité. Je le vis s'en retourner aussi vite qu'il étoit venu.*

Ainsi débarrassé de mon ennemi, je promenai mes regards au loin pour découvrir la Marquise. Ou elle avoit beaucoup modéré la course de son cheval, ou elle s'étoit arrêtée ; car je vis qu'elle avoit peu d'avance sur nous. En peu de temps nous la joignîmes. Je lui rendis compte de la manière dont je venois de recevoir l'envoyé du Marquis. Il étoit temps que je partisse, me dit-elle ; je n'ai reconnu qu'un peu tard les chevaux & le cocher. — Maman, mais pourquoi vous

êtes-vous
qu'il é
de trop
quis co
lu qu'il
fait. —
son.....
Mon a
quis v
pas, m
reconn
s'occup
laissant
bien v
Marqu
moi,
dira qu
P.....
qu'elle
rons
ce M
devine
tite n
heur
d'un
me r
prête
voyez
pour
jourd

êtes-vous éloignée sans m'avertir ? — Parce qu'il étoit trop tard ; nous étions serrés de trop près. Cet amazone que le Marquis connoît , vous auroit trahi ; j'ai voulu qu'il fût tout d'un coup sûr de son fait. — Je ne comprends pas trop la raison..... — Elle est pourtant bien simple. Mon ami , il m'importoit peu que le Marquis vous vît , pourvu qu'il ne me vît pas , moi ! Je sentis que dès qu'il auroit reconnu Mademoiselle du Portail , il ne s'occuperait plus que d'elle. En vous laissant-là , j'assurois ma fuite. — Ha ! bien vu..... Mais que va dire de moi le Marquis ? (La Marquise s'approchant de moi , me dit bien bas , en souriant :) Il dira que Mademoiselle du Portail est une P..... Il m'annoncera d'un ton capable , qu'elle est effectivement dans les environs de Paris , qu'il l'a rencontrée avec ce M. de Faublas ; & le plaisir d'avoir deviné tout cela le consolera de la petite mortification que lui cause le bonheur de son rival.... Mais , ajouta-t-elle d'un ton plus réfléchi : mon rendre époux me rend bien les infidélités que je lui prête. — Comment donc ? — Vous ne voyez pas cela ! Il est parti hier au soir pour Versailles , où il ne se rend qu'aujourd'hui. Il a couché à Paris..... Il m'at-

trape , poursuivit-elle en riant de toutes ses forces , il m'attrape ! Au reste , mon cher Faublas , je ne me sens pas le courage de lui en vouloir ! — Gardez-vous bien de lui pardonner cette offense , maman. Venez vous venger à Saint-Cloud. — A Saint-Cloud ? Ho ! non , non ; ce feroit aussi trop hazarder , ce feroit nous livrer comme des enfants. Dans ce moment - ci , M. de B*** est peut-être encore à Seves ; le pauvre la Jeunesse..... — Maman , il s'appelle la Jeunesse , ce Monsieur que j'ai étrillé ! — Oui , mon ami : si c'est celui qui précédoit la voiture , il s'appelle la Jeunesse. — Mais , puisque vous l'avez vu d'assez près pour le reconnoître , il vous a peut-être reconnu aussi ? — Impossible , mon ami : cet habit de Cavalier , ce chapeau rabatu sur mes yeux ! Ho ! non ; je suis tranquille. Je presume donc que ce pauvre la Jeunesse , déjà revenu , raconte au Marquis le malheureux événement de sa course. Maintenant mon pénétrant mari commente , réfléchit , devine. Il devine , j'en suis sûre , que vous demeurez à Seves ou non loin delà. Je parierois que , curieux de découvrir votre retraite , il charge la Jeunesse de roder dans les environs , de chercher , d'attendre , de s'in-

s'inform
physion
pas à S
gnons
pour a
chande
à me
que ne
me fe
Justine

A
nous
qui je
qu'un
ner se
qu'une
quipag
moins
entra
min &
riere
porte
trouvâ
un che
min u
écrits
» chev
» vau
» Flor
Je
IV

s'informer , de bien examiner toutes les physionomies. Non , mon ami , ce n'est pas à Saint - Cloud qu'il faut aller. Regagnons Paris. Je ferai le moins long détour pour arriver la première chez ma Marchande de Modes , où vous ne tarderez pas à me venir retrouver. C'est au boudoir que nous dînerons : c'est - là que vous me ferez compagnie jusqu'au retour de Justine.

A un quart de lieue de la Capitale nous nous séparâmes. La Marquise , à qui je voulois donner Jasmin , m'observa qu'un jeune Cavalier pouvoit se promener seul ; mais qu'il ne sera pas décent qu'une jolie femme , sur-tout dans l'équipage où j'étois , ne fût pas suivie au moins d'un Domestique. Madame de B*** entra par la grille de la Conférence : Jasmin & moi , nous allâmes gagner la barrière du Roule , & delà la rue de..... A la porte de la Marchande de Modes nous trouvâmes un petit Auvergnat qui tenoit un cheval par la bride , & qui remit à Jasmin un bout de papier , sur lequel étoient écrits ces mots : » Jasmin reconduira mon » cheval chez M. T*** , Loueur de chevaux , rue..... de la part du Vicomte de » Florville. «

Je ne sortis du boudoir qu'à huit heures.

IV. Partie.

E

res du soir. La Marquise , toujours fidelle à ses principes économiques , me renvoya dans un état honnête , qui me laissoit encore l'espérance de me présenter devant Coralie d'une certaine façon. Je retournai d'abord à l'hôtel , où je me débarrassai de mon acoutrement féminin. Avant dix heures , j'étois chez la Danseuse.

Bon soir , mon petit Chevalier : mettons-nous vite à table. — Ha ! volontiers. — Sais-tu qu'il y a plus d'une demi-heure que je t'attends pour te gronder. — Parce que ? — Parce que tu me traites mal. Chevalier , j'ai toujours un homme entre deux âges qui me paie pour être aimé , & un joli garçon qui m'aime sans me payer. Quelques-unes de mes camarades joignent à cela un grand Laquais , à large poitrine , une manière d'Hercule , qu'elles paient pour les aimer. Moi , qui n'ai pas de si grands besoins , je ne veux pas de Satyre ; je me contente de mon joli garçon. Hé bien , Coralie , qu'a cela de commun avec la querelle que tu veux me faire ? — Attends donc. Le Monsieur qui paie , je l'ai ; & j'ai de bonnes raisons pour ne pas te dire son nom : toi , tu es le joli garçon qui m'aime , n'est-il pas vrai ? — Après ? la

qu
pa
qua
—
de
ne
por
dra
tes
poin
Bon
tu n
feron
tu a
paier
pas
comm
caiss
le gag
pas c
sent...
répet
cas ,
cela t
No
qu'une
Coralie
c'est lu
Les d
bras ,

querelle..... — Tu vas voir. Je t'ai pris , parce que tu me plaisois , & je te quitterai quand tu ne me plairas plus. — Enfin ? — Enfin , je n'attends pas de cadeaux de toi ; tu m'en as fais un , dont je ne veux pas. — Quoi ! ce cabaret de porcelaine ? — Oui. — Je ne le reprendrai pourtant pas. D'ailleurs , Coralie , tes arrangements ne me conviennent point ; je veux être seul & payer. — Bon ! Chevalier , tu est trop jeune , & tu n'es pas assez riche. Et puis , tiens , tu ferois un mauvais marché. Tu es beau , tu as de l'esprit ; hé bien ! dès que tu paierois , je ne t'aimerois plus. Je ne fais pas comment cela se fait ; mais voilà comme nous sommes toutes ! Un billet de caisse d'escompte est pour celui qui le donne le gage d'une infidélité. — Je ne te donne pas d'argent , ce n'est qu'un petit présent..... — Je n'en veux point. — Je te répète que je ne le prendrai pas. — En ce cas , je le jeterai par la fenêtre. — Ha ! si cela t'amuse !.....

Nous nous disputions beaucoup , lorsqu'une espee de femme de chambre à Coralie entra d'un air effrayé & cria : c'est lui ! C'est lui , répéta la maîtresse ! Les deux femmes me saisirent par les bras , m'entraînerent dans la chambre à

coucher , ouvrirent dans le fond de l'alcove une petite porte , par laquelle elles me firent passer , & je me trouvai dans un couloir qui faisoit le tour des appartemens. Je me fâchois & je riois en même - temps. L'une me tiroit par les bras , l'autre me pouffoit par les épaules : elles firent si bien qu'elles parvinrent à me mettre à la porte. J'allai dormir tranquillement chez moi : le Baron n'étoit pas rentré.

Le lendemain je fis avertir un Peintre habile, qui donna toute la journée à Made-moiselle du Portail. Comme il me quitoit , il m'arriva une invitation de Coralie pour le soir même. La scène de la veille m'avoit paru fort désagréable ; mais qu'on se souvienne que je n'ai pas dix - sept ans. A dix-sept ans , refusa - t - on jamais de passer une nuit avec une fille aimable ? ... Un adolescent prétend - il qu'à ma place il auroit résisté ? qu'il se montre ; & s'il n'est pas malade , je lui dirai qu'il ment.

L'homme le plus robuste n'est pas infatigable. Au milieu de la nuit , je m'endormis dans les bras de la Danseuse , & le bruit d'une sonnette vigoureusement tirée , me réveilla en sursaut , à sept heures du matin. Je parie , s'écria Coralie , que ces deux sotes-là sont sor-

tie
pr
leu
lie
po

par
me
je
Je
c'e
de
m'a
mo
sieu
pro
C
a c
rue
mais
bien
touff
dans
rivar
nétre
effets
Elle
imme
de l'e
nu ,

ties en même-temps , & qu'elles n'ont pas pris leur clef ; cependant , je me tue de le leur dire tous les jours ! Chevalier , fais - moi le plaisir d'aller ouvrir la porte.

J'y cours en chemise , & même sans pantoufles : j'ouvre , je vois un homme !..... je vois !..... Je crois me tromper , je me frote les yeux , je regarde encore ! Je m'écrie : quoi ! se peut-il ? quoi , c'est vous , mon pere ! Le Baron recule de surprise en me reconnoissant ; il m'adresse avec violence cette question au moins inutile : que faites-vous ici , Monsieur ? Qu'aurois - je répondu ? Je garde un profond silence.

Cependant , au son d'une voix qu'elle a cru reconnoître , Coralie est accourue , aussi légèrement vêtue que moi ; mais trop pressée pour y regarder de bien près , au lieu de mettre ses pantoufles , elle a fourré ses petits pieds dans mes souliers. La Nympe , en arrivant sur le lieu de la scène , s'est pénétrée tout d'un coup des comiques effets d'une rencontre aussi inattendue. Elle admire le pere , muet d'étonnement , immobile de fureur , appuyé sur la rampe de l'escalier ! Elle admire le fils , presque nu , planté comme une idole , au milieu

de l'antichambre ! Le moyen qu'une fille, naturellement folle, se contienne en pareil cas ! La Danseuse me jete les bras au col ; elle penche sa tête sur la mienne. On croiroit qu'elle m'embrasse ! elle ne fait que rire pourtant ; mais elle rit si fort , que tous les voisins peuvent l'entendre. Le Baron rougit & pâlit successivement : il entre, il ferme la porte , il met les verrous. Coralie se sauve en riant toujours , je vole sur ses pas ; mon pere se précipite en même - temps que nous dans la chambre à coucher. Il fait un geste menaçant , il va briser les meubles. Je me jete sur sa cane , déjà levée , je la saisis , je m'écrie : Ha ! mon pere , oubliez - vous que votre fils est là ?

Cette exclamation , peut-être un peu hardie , produisit tout l'effet que j'en avois attendu. Le Baron , encore ému , mais beaucoup plus calme , se jeta sur un fauteuil & m'ordonna de m'habiller. Coralie s'étoit enfermée dans son cabinet de toilette , où elle rioit à son aise , & dont elle voulut bien entr'ouvrir la porte pour me rendre ma chaussure & reprenne la sienne. Je fus bientôt prêt ; nous descendîmes : le Baron étoit venu à pied & sans domestiques. Nous mon-

tâmes
trajet
fif , n
mais c
le sui
ceux
vent
l'heur
parloir
affaire
ton p
dans
nous
placa
le fil
oublie
& ré
Avan
soir ,
mon
avec
est v
en so
que
à la
rival
ce fu
Baro
je sa
— N

tâmes dans un fiacre , & , quoique le trajet fût long , mon pere , triste & pensif , ne me dit pas un mot sur la route ; mais en arrivant à l'hôtel il me pria de le suivre chez lui. Ce jour étoit un de ceux marqués pour mes visites au Couvent , & comme je voyois s'écouler l'heure à laquelle Sophie m'attendoit au parloir , j'essayai de prétexter quelques affaires pressantes. Mon pere insista d'un ton presque suppliant. Nous montâmes dans son appartement ; il ordonna qu'on nous y laissât seuls , me fit asseoir , se plaça près de moi , garda quelque temps le silence , & me dit enfin : Faublas , oubliez pour un moment que je suis pere , & répondez-moi comme à votre ami. Avant-hier , entre dix & onze heures du soir , ériez-vous chez Coralie ? — Oui , mon pere. — C'étoit donc vous qui soupiez avec elle , quand je suis arrivé ? — Cela est vrai. — Le bruit que vous avez fait en sortant m'a donné quelques soupçons , que j'ai dissimulés. J'ai prétexté un voyage à la campagne , afin de surprendre mon rival préféré ; je n'imaginois pas que ce fût le Chevalier de Faublas. — M. le Baron me feroit-il l'injure de croire que je savois qu'il y eût entre nous rivalité ? — Non , mon ami , non. Je sais qu'au

milieu des égarements de votre âge, vous vous êtes rarement écarté du respect que vous devez à un pere qui vous aime ; je fais que vous n'êtes pas capable de me préparer de sang - froid des chagrins, des humiliations. Faublas, il me reste peu de questions à vous faire. Y a-t-il long-temps que vous connoissez Coralie ? — Depuis quatre jours. — Et vous avez passé avec elle ?.... — Deux nuits, mon pere. — Deux nuits en quatre jours ! Des nuits entieres ! Ha ! jeune insensé ! Et comment avez-vous récompensé ses bontés ? — Je ne lui ai fait qu'un très-petit présent. — Quoi ! seroit-ce vous qui lui auriez donné ces porcelaines de Seves que j'ai vues chez elle... avant-hier, je crois ? — Oui, mon pere. — Mon ami, quand un jeune homme comme vous a le malheur d'avoir une fille de théâtre, il doit la payer plus généreusement. Restez ici, tout-à-l'heure je suis à vous.

Il me fit attendre assez long-temps, & revint enfin, tenant un papier à la main. Tenez, Faublas, lisez :

» Coralie, je vous quite, & je crois
 » que les meubles, les bijoux, les dia-
 » mants que je vous ai donnés & que je

» vous
 » vous.

Qua
 tre, n
 présen
 vis sou

» C
 » évalu
 » que
 » voie
 » chac

Mo
 le m
 tout f
 Baron
 Coral

Mo
 profin
 Pour
 obsti
 terne
 forti
 vous
 rous
 Coral
 peut-
 fais p
 donc
 comm
 prodi

» vous laisse , m'aquitent assez envers
» vous. «

Quand j'eus fini de lire cette courte épître , mon pere la cachera. Ensuite , il me présenta une feuille de papier blanc. J'écrivis sous sa dictée :

» Coralie , je vous quite : comme j'ai
» évalué à vingt-cinq louis les deux nuits
» que vous m'avez données , je vous en-
» voie trois billets de caisse de 200 francs
» chacun.

Mon pere envoya les deux lettres par le même commissionnaire. Je croyois tout fini , je me disposois à sortir : le Baron me pria d'attendre la réponse de Coralie.

Mon fils , me dit-il , vous voyez si je profite des leçons que vous me donnez. Pourquoi , moins docile que moi , vous obstinez-vous à rejeter mes conseils paternels ? Avant-hier encore , vous êtes sorti avec cet habit d'Amazone , que je vous ai défendu de porter ! Vous voyez tous les jours la Marquise ! Vous aviez Coralie en même temps ! Vous en avez peut-être encore une autre que je ne sais pas !..... Soyez donc sage , ménagez donc votre santé. Vous ne savez pas comme il est précieux ce bien que vous prodiguez ! Et d'ailleurs , depuis que

nous sommes à Paris , vous négligez singulièrement vos études. Il ne suffit pas de briller dans ses exercices , il faut aussi cultiver son esprit. Que vous excelliez à faire des armes , à la bonne heure ! Il faut qu'un Gentilhomme sache se battre , & malheur à celui qui aime à verser du sang ! Mais la passion de la chasse , la fureur de la danse , la manie des chevaux , tout cela n'a qu'un temps. Vous aimez encore la musique , il est vrai , & la musique peut remplir agréablement quelques heures de loisir ; mais tout cela ne suffit pas. Si vous atteignez la quarantaine sans savoir autre chose que tirer un coup de fusil , manier un cheval , danser & chanter , ho ! que votre automne sera fastidieuse & longue ! que vous trouverez de moments d'ennui dans la journée ! que vous regretterez votre jeunesse perdue dans les vains plaisirs ! Faublas , vous ne manquez pas d'intelligence ; je vous connois des dispositions..... Ménagez-vous , dès-à-présent , dans l'étude des Belles-Lettres & de la Philosophie , ces ressources toutes-puissantes & respectées , qui embellissent l'âge mûr , abrègent la vieillesse , occupent les désœuvremens du riche , allègent les travaux

du pauvre
ou perp
ami , c
quemme
vous tr
tage d'e
travaux
des plai
le mora
fique. C
vent , j
que sur
déjà ra
qui j'ai
qu'il y a
ne vou
vous ,
Marqui
fauroit
cherche
quelque
à l'hon
ce !.....
pardon
Tanc
indiffér
j'avois
je gém
du ren

du pauvre , consolent nos infortunes ou perpétuent notre bonheur..... Mon ami , commencez par aller moins fréquemment chez Madame de B*** ; vous trouverez à cela le double avantage d'employer plus de temps à des travaux utiles , & d'en donner moins à des plaisirs dangereux. Vous formerez le moral & vous n'épuiserez pas le physique. Quant à votre passion du Couvent , je ne vous en parle pas ; je sais que sur ce point très-essentiel vous êtes déjà raisonnable. Madame Munich , à qui j'ai parlé l'un de ces jours , m'a dit qu'il y avoit plus de deux mois qu'elle ne vous avoit vu. Je suis content de vous , Faublas : que vous trompiez la Marquise ou quelqu'autre fole , on ne sauroit les plaindre d'un malheur qu'elles cherchent. S'il y a , par rapport à vous , quelques inconvéniens , ils ne touchent pas à l'honneur. Mais abuser la foible innocence !..... Ho ! je ne vous l'aurois jamais pardonné.

Tandis que le Baron me félicitoit de mon indifférence pour Mademoiselle de Pontis , j'avois peine à contenir mon impatience : je gémissois de voir s'échaper le moment du rendez-vous.

Le domestique envoyé chez la Danseuse revint enfin. Coralie avoit beaucoup ri au nom de Faublas. Elle remercioit le Baron : & quant au Chevalier , j'accepte ce qu'il m'envoie , avoit - elle dit ; mais en vérité il ne falloit rien pour ça.

Je remontai chez moi , désespéré d'avoir manqué ma visite au Couvent. Mon Peintre m'attendoit pour finir le portrait , beaucoup avancé la veille. Il fallut endosser l'habit d'Amazone , pour représenter Mademoiselle du Portail , & ensuite redevenir M. de Faublas , pour aller dîner avec le Baron. Quant je sortis de table , je trouvai chez moi la vieille femme aux petits écus. Elle me dit qu'Adélaïde , étonnée de ne m'avoir pas vu ce matin , envoyoit savoir de mes nouvelles , & me prioit de passer tout-à-l'heure au Couvent. J'y courus. Adélaïde m'amena sa bonne amie , accompagnée de Madame Munich , qui ne parut pas fâchée de me revoir , après une aussi longue absence. J'en fus quitte pour plusieurs histoires fort longues , que j'eus l'air d'entendre ; & comme , à tout hazard , il m'importoit de ~~gagner~~ l'amitié de la gouvernante , dont je connoissois les goûts , je lui pro-

mis de lui
eau-de-v
présent.

Ce jou
contres.
mon per
ainsi qu'
donc ai
vous dé
à ce fol
de rigue

De r
gneusen
J'appell
porter,
petit pa
Madam
de-vie c
Couven
que par
avoit r
aucune
niere d
fion m
un mes

Un b
me ren
cadeau
qu'elle
Mad

mis de lui envoyer une bouteille d'excellente eau-de-vie d'Andaye dont on m'avoit fait présent.

Ce jour malheureux étoit celui des rencontres. En sortant du parloir, je trouvai mon pere qui alloit y entrer. C'est donc ainsi qu'on m'obéit, me dit-il tout bas ! c'est donc ainsi qu'on me joue ! Monsieur, je vous déclare que si vous ne renoncez pas à ce fol amour, vous me forcerez à user de rigueur.

De retour chez moi, j'enveloppai soigneusement mon portrait, qui étoit fini. J'appellai Jasmin, je lui recommandai de porter, le lendemain, de bonne heure, ce petit paquet à Justine, qui le remettrait à Madame de B*** ; & cette bouteille d'eau-de-vie d'Andaye à Madame Munich, au Couvent de***. Mon très-exact domestique partit de bonne heure & revint tard. Il avoit tant bu que je ne pus tirer de lui aucune réponse satisfaisante ; mais la manière dont il avoit fait sa double commission me valut, dans la soirée, un billet & un message.

Un billet de Madame de B***, qui, en me remerciant beaucoup de mon charmant cadeau, me demandoit ce que je voulois qu'elle en fit.

Madame Dutour, je ne comprends

pas ce que Madame la Marquise me veut dire. — Et moi , Monsieur , je l'ignore ; mais elle s'expliquera sans doute demain matin , chez sa Marchande de modes : ne manquez pas de vous y rendre , à huit heures précises , parce qu'à dix heures elle part pour Versailles. — Madame Dutour , vous pouvez l'affirmer que je n'y manquerai pas.

Une heure après vint cette vieille femme à qui je ne donnois jamais un petit écu sans tréfaillir de joie. Elle m'apprit que Mademoiselle de Pontis , qui avoit quelque chose de très-pressé à me dire , me prioit de venir au parloir le lendemain matin , à huit heures au plutard. — Ha ! ma bonne Dame , j'aimerois mieux passer la nuit entière à la porte du Couvent , que de faire attendre Mademoiselle de Pontis un quart-d'heure.

La vieille , dès qu'elle eut son argent , me tira sa petite révérence & s'en alla.

Demain , à huit heures précises , au Couvent ! Demain au boudoir , à huit heures précises ! Ho ! cette fois-ci , Madame de B*** , vous aurez tort ! Si vous voulez que j'aille à vos rendez-vous , ne les donnez jamais aux heures que Mademoiselle de Pontis aura choisies. Croyez-

moi ,
rence.
jolie C
cieux c
femme
vous !
ne val
Sophie

Dès
vriren
au pa
à l'y
me di
Tenez
laide ,
Et vo
Prene
gris ;
Munie
daye ,
la Ma
oui ;
tromp
n'est
les jou
ron a
Ha ! M
il nou
prit S
sa cou
dre sa

moi, n'essayez pas de soutenir la concurrence. Un regard, un seul regard de ma jolie Cousine m'est plus doux, plus précieux que toutes les faveurs de la plus belle femme ! d'une femme aussi belle que vous ! & toutes les Marquises de l'Univers ne valent pas ensemble un cheveu de ma Sophie !

Dès que les portes du Couvent s'ouvrirent, je demandai Adélaïde. Elle vint au parloir ; sa bonne amie ne tarda pas à l'y joindre. — Bon jour, Monsieur, me dit Sophie. Monsieur, m'écriai-je ! Tenez, Monsieur, dit à son tour Adélaïde, en me présentant un petit paquet. — Et vous aussi, ma sœur ! Monsieur ! — Prenez - donc. Hier, votre Jasmin étoit gris ; il a remis ce portrait à Madame Munich. Et la bouteille d'eau-de-vie d'Andaye, poursuivit Sophie, il l'a portée à la Marquise de B*** ! — Oui, mon frere, oui ; vous abusez de mon amitié, vous trompez la tendresse de Sophie : cela n'est pas bien. Sophie, qui s'expose tous les jours pour vous ! Moi, à qui le Baron a fait hier encore une scène terrible ! Ha ! Monsieur, cela n'est pas bien. Quand il nous aura fait mourir de chagrin, reprit Sophie en sanglotant, il regrétera sa cousine & sa sœur. (Je voulus prendre sa main, elle la retira.) Laissez vos

caresses , Monsieur : elles sont douces ; mais elles sont trompeuses. Oui , Monsieur , oui , elles vous ressemblent , s'écria Adélaïde : ma bonne amie a raison. (Elle passa son mouchoir sur les yeux de Sophie , qu'elle embrassa ensuite.) Console-toi , ma Sophie , lui dit-elle ; ne pleure pas si fort : je t'aime , je t'aimerai toujours ; je ne te tromperai pas , je ne trompe personne , moi ! — Adélaïde , vois s'il prend seulement la peine de se justifier. — Ha ! Sophie , mon agitation , mes larmes , mon silence même , tout ne vous annonce-t-il pas le remords dont mon cœur est déchiré ? Oui , je vous l'avoue , ce portrait , ce fatal portrait étoit pour Madame de B***. Vous nous l'avouez , parce que nous le savons , me dit Adélaïde ! — Il étoit pour Madame de B*** , s'écria Sophie , d'un ton douloureux ! — Mais , ma jolie Cousine , n'excuserez - vous pas un moment d'erreur ? — Un moment d'erreur ! Depuis qu'il me connoît , il me trahit ! Un moment d'erreur ! . . . Adélaïde , depuis plus de deux mois , tu le fais , il me dit presque tous les jours , tous les jours il m'écrit , qu'il m'adore , qu'il n'adore que moi ! . . . Un moment d'erreur ! — Ha ! Sophie , ha ! ma jolie Cousine !

fine
re !
il le
moi
de se
pere
l'ai
pas p
ble ;
Ha !
Cous
vous
me su
tous
vie ,
par v
bien ,
cruel
mon
cours
condu
mort
demoi
que f
Religi
(Soph
sieur ,
m'en
pleura
dit Ad

fine! — Et j'ai la foiblesse de le croire! & j'ai le malheur de l'aimer! & il le fait! Hélas! il le fait! Mais, dis-moi, ma chere Adélaïde, ce qu'il attend de ses trahisons? Qu'en attend-il? qu'espere-t-il? Ingrat que vous êtes! je ne l'ai pas exigé votre amour! n'en ayez pas pour moi, si cela vous est impossible; mais au moins ne dites point..... Ha! Mademoiselle Ha! ma jolie Cousine, vous ne savez pas combien vous m'êtes chere! Le jour, votre image me suit par-tout; la nuit, elle embellit tous mes songes. Sophie, vous êtes ma vie, mon ame, mon tout! Je n'existe que par vous, je n'adore que vous! — Hé bien, Adélaïde, tu l'entends! Comme le cruel se plaît à redoubler mes agitations, mon trouble, mes inquiétudes! Ses discours sont toujours les mêmes; mais sa conduite... Il veut ma mort! il veut ma mort! (Je me jetai aux genoux de Mademoiselle de Pontis.) — Ha! mon frere, que faites-vous? Si quelqu'une de nos Religieuses passoit! si l'on nous voyoit!... (Sophie se leva toute effrayée.) Monsieur, si vous ne vous asseyez pas, je m'en vais. (Je me remis à ma place en pleurant amèrement.) — Ma bonne amie, dit Adélaïde, ce qu'il te dit paroît bien

vrai pourtant ! & il l'assure d'un ton bien naturel ! — Ha ! tu ne le connois pas. En sortant d'ici , il va courir chez cette Marquise pour lui en dire autant. — La Marquise ! Ha ! je vous jure que je ne la reverrai jamais , jamais. — Mon frere, foi de Gentilhomme ? — Foi de Gentilhomme , ma sœur ! Foi de Gentilhomme , ma Sophie ! — Ha , mon Dieu , dit Sophie , d'une voix foible , en posant sa main sur son cœur ! mon Dieu ! Elle pencha la tête sur son sein & s'appuya sur sa chaise ; ses sanglots , qui redoubloient , lui couperent la parole. — Ma chère Adélaïde , elle se trouve mal ! Non , non , dit Sophie. (Adélaïde essuyoit les larmes dont le visage de son amie étoit couvert.) Laisse-les couler , continua Sophie , laisse , ma bonne amie ; elles font de plaisir , celles-là ! elles font de joie !.. Ha , mon Dieu ! mon Dieu ! quel pesant fardeau j'avois sur le cœur ! comme je me sens soulagée !

Je pris sa main , sur laquelle je posai mes levres brûlantes. Ce nuage de douleur dont ses charmes avoient paru voilés , se dissipa tout d'un coup. Tant de joie brilla sur son visage embelli ! Ses yeux s'animerent d'un feu si doux ! Elle laissa tomber sur moi un regard si ten-

dre
velai
dele
entre
tuné
Ad
portr
mon
recon
Vous
Mada
m'a -
est - ce
sans
l'aime
que M
revien
nez - l
mais
tant d
portra
Hé bi
oui , g
portra
roit m
Mada
D'aille
un por
pas le
liez ! .

dre ! . . . Avec quelle ardeur je renouvelai le serment de lui être à jamais fidèle ! Comme elle prit plaisir à me faire entrevoir dans l'avenir un hymen fortuné !

Adélaïde cependant tenoit toujours le portrait de Mademoiselle du Portail : mon frere , Madame Munich m'a bien recommandé de vous renvoyer cela. Vous l'avez mise dans une belle colere , Madame Munich ! *Voyez donc ce fou , m'a-t-elle dit , qui m'envoie son portrait ! est-ce que je suis d'un âge ! . . . Mais c'est sans doute pour Mademoiselle de Pontis ; il l'aime , le Baron a raison de le dire. Ha ! que M. le Chevalier revienne ici ! qu'il y revienne ! . . . Tenez , mon frere , prenez-le , votre vilain portrait ! Vilain ! mais non , dit ma jolie Cousine , en l'ôtant des mains d'Adélaïde : il est joli ce portrait ! on diroit que c'est le tien. — Hé bien , ma bonne amie garde le. — Ha ! oui , gardez-le , ma jolie Cousine. — Ce portrait , M. de Faublas ? Ho ! non , il me feroit mal ! il me rappelleroit toujours cette Madame de B*** ! Je n'en veux pas . . . D'ailleurs , ces habits de femme . . . C'est un portrait qui vous ressemble , ce n'est pas le vôtre ! — Ha ! Sophie , si vous voulez ! . . . — Quoi ? — Mon Peintre est ha-*

bile & discret : il feroit mon portrait & le vôtre. — Et le mien aussi , répliqua-t-elle d'un air incertain , en regardant Adélaïde. Oui , ma bonne amie , lui répondit celle-ci , le tien & même le mien , & peut-être une copie de chacun : nous ferons des échanges. — Hé bien , mon jeune Cousin , quand l'amenez-vous votre Peintre ? — Mais demain , depuis huit heures jusqu'à dix. Et tous les jours , pareille séance , jusqu'à ce que cela soit fini. — Tous les jours ! mais ma Gouvernante. . . Il est vrai qu'elle dort , & que jusqu'à présent elle ne s'est aperçue de rien. Ha ! oui , interrompit Adélaïde , elle dort ! Mais le Baron ! prenez-y garde , mon frere. — Le Baron , ma chere Adélaïde ! ho ! s'il lui arrivoit de se lever un jour plutôt que de coutume , il m'en coûteroit beaucoup sans doute ; mais je remettrais la séance au lendemain. — A demain donc , mon cher Cousin. -- Ho ! sans faute.

Jasmin , que j'interrogeai à mon retour , m'avoua que la veille il n'avoit pu résister à la tentation de goûter l'eau-de-vie d'Andaye. Elle lui avoit paru si bonne , qu'il en avoit bu à plusieurs reprises. Il avoit rempli avec de l'eau ordinaire la bouteille , diminuée d'un bon

quart
mission
eût fai
son in
l'aveu.

Je n
faites à
blable
voir p
rappel
loit lai
Rosam
Monfie
— Vou
— Mo
Vicom
je n'y
mon a
ser per
tre po
l'heure

L'A
comme
lui de
mien f
jour ,
Je ne
après.

Cep
se prés

quart , & puis il avoit été faire mes commissions. Je ne m'étonnai plus qu'il les eût faites de travers , & je lui pardonnai son infidélité en faveur de la sincérité de l'aveu.

Je n'oubliai pas quelles promesses j'avois faites à Sophie ; & comme il étoit vraisemblable que la Marquise , étonnée de ne m'avoir pas vu , alloit envoyer chez moi , je rappelai Jasmin pour lui dire qu'il ne falloit laisser entrer que mon pere , M. de Rosambert & mon Gouverneur. — Mais , Monsieur , si Mademoiselle Justine vient ? — Vous lui direz que je n'y suis pas. — Monsieur , mais Madame Dutour , le Vicomte de Florville ? — Vous direz que je n'y suis pas. — Ha ! ha ! — Restez dans mon antichambre pour ne pas laisser passer personne , & envoyez chez mon Peintre pour le prier de venir ici tout-à-l'heure.

L'Artiste vint dans l'après-dînée : il commença mon portrait ; il ébaucha celui de ma jolie Cousine le lendemain. Le mien fut fini le premier ; le quatrième jour , j'eus le plaisir de l'offrir à Sophie. Je ne possédai le sien que cinq jours après.

Cependant Justine & Madame Dutour se présentoient successivement à ma porte,

tous les jours , & ne remportoient jamais que cette réponse inquiétante : il n'y est pas. Le Comte, qui apprit avec étonnement ce qu'il appelloit ma conversion subite , me soutint qu'elle ne dureroit pas. — Rosambert , j'ai dit : foi de Gentilhomme ! — Oui ; mais croyez-vous que Madame de B*** restera tranquille ? Elle n'a fait , jusqu'à présent , que des démarches mesurées , peu décisives. Ne vous fiez pas à ce calme apparent ; il couvre quelques desseins secrets. La Marquise médite en silence les grands coups : ce sera , n'en doutez pas , le réveil du lion.

Un matin , que j'allois au Couvent comme à l'ordinaire , je crus m'apercevoir que j'étois suivi. Un homme , assez bien couvert , se tenoit à quelque distance , régloit sa marche sur la mienne , & sembloit craindre de me perdre de vue : en sortant du Couvent , je le vis encore sur mes pas.

Rosambert , à qui je fis part de mes soupçons , m'envoya deux de ses gens pour m'accompagner. Je leur ordonnai de garder chacun un bout de la rue dans laquelle étoit situé le Couvent.

Un secret pressentiment sembloit m'avertir des malheurs qui menaçoient nos

amours
re , je
quelles
son per
retour
quels m
pour ob
Sophie
ments ,
mienne
j'ai tro
table ar
vous q
languiss
chiez u
nu que
rester
suis pa
est sup
litz , p
l'Allem
puissan
quoi l'
dans se
ans qu
le Bar
que l'
pris d
de qu
Pontis

amours. Ce jour-là , plus qu'à l'ordinaire , je pressai Sophie de m'apprendre quelles affaires si importantes tenoient son pere éloigné , à quelle époque le retour de Monsieur Pontis étoit fixé , quels moyens il me faudroit employer pour obtenir de lui ma jolie Cousine. Sophie , après avoir hésité quelques moments , prit la main de ma sœur & la mienne : Ma chere Adélaïde , toi en qui j'ai trouvé une sœur tendre , une véritable amie , & vous , mon cher Cousin , vous qui m'avez fait aimer l'exil où je languissois , il est temps que vous sachiez un secret important , qui n'est connu que de Madame Munich , qui doit rester toujours entre vous & moi. Je ne suis pas Française , le nom que je porte est supposé. Mon pere , le Baron de Gortitz , possède des biens considérables dans l'Allemagne sa patrie , où ma famille est puissante & considérée. Je ne fais pourquoi l'on m'a privée du bonheur de vivre dans son sein ; mais il y a bientôt huit ans que je suis en France. Ce n'est pas le Baron qui m'y a amenée. Un domestique Français , vieilli à son service , a pris dans le temps le train d'un homme de qualité. Il s'est fait appeller M. de Pontis , il a dit qu'il étoit mon pere &

m'a laissée sous la garde de Madame Munich, dans ce Couvent, où depuis il est venu exactement tous les six mois savoir de mes nouvelles & payer ma pension. Depuis huit ans, je n'ai joui que deux fois du bonheur d'embrasser mon pere. Quand je demande à Madame Munich pourquoi l'on m'a élevée en France ? pourquoi le Baron de Gorlitz me refuse son nom ? pourquoi il vient si rarement voir sa fille ? elle me répond tranquillement que ces précautions sont nécessaires, que je bénirai un jour la sagesse d'un pere qui m'aime tendrement. Depuis quelques mois elle me répète souvent que le moment de mon retour en Allemagne s'approche. Hélas ! je ne fais plus si mon cœur le souhaite ! Qu'il me seroit doux de revoir ma patrie, ma famille & mon pere ! Mais, Adélaïde, Faublas, qu'il me seroit cruel d'être séparée de vous ! — Séparée ! ho ! jamais, Sophie, jamais. Partez demain pour l'Allemagne, dès demain je vous y suivrai. J'irai vous demander au Baron : s'il aime sa fille, il ne s'opposera point à notre bonheur.

Comme il se prolongea délicieusement l'entretien qui suivit l'intéressante confidence que Sophie venoit de nous faire ! Adélaïde, lasse de nous avoir répété vingt

fois

fois,
mada
laïde
Je sen
brassa
je dis
En
Argus
une a
que d
remm
Je le
& tou
ne m
je cou
le fais
de me
collet
par te
força
tôt
crioie
faire
Messi
prosc
rous
d'autr
bâton
rer

IV

fois , qu'il étoit plus de dix heures , que madame Munich nous surprendroit , Adélaïde força ma jolie cousine de me quitter. Je sentis mon cœur se ferrer , quand j'em brassai ma sœur ; je le sentis frémir quand je dis adieu à Sophie.

En sortant du Couvent j'aperçus mon Argus de la veille , en sentinelle dans une allée voisine. Quand il me vit à quelque distance , il quita sa retraite , apparemment pour m'épier jusques chez moi. Je le laissai se rapprocher quelques pas ; & tout-à-coup je me retournai sur lui. Il ne m'attendit pas ; mais s'il couroit bien , je courois mieux. Au détour de la rue , je le saisis par la jambe , à l'instant où l'un de mes hommes apostés l'alloit prendre au collet. Le fuyard perdant l'équilibre , tomba par terre , poussa de grands cris , & s'efforça d'intéresser pour lui la populace , aussitôt ameutée. Déjà quelques séditieux crioient vengeance , & se préparoient à me faire un mauvais parti , quand je m'écriai : Messieurs , c'est un espion. A ce mot de proscription , mon ennemi abandonné de tous ses défenseurs , vit qu'il ne lui restoit d'autre moyen de s'épargner les coups de bâton dont je le menaçois , que de déclarer celui qui le payoit pour m'ob-

server ; il me nomma madame Dutour. Je le renvoyai , en l'exhortant à ne plus revenir.

Le lendemain , de très-bonne heure , mon pere me mena , à huit lieues de Paris , voir une maison de campagne qu'il avoit achetée depuis plus d'un mois. Nous visitâmes le jardin , qui me parut fort joli , les appartements que je trouvais commodes & rians. Je distinguai surtout une chambre fort agréable , fort gaie , mais dont les fenêtres étoient grillées. J'en fis faire la remarque au Baron. Il me répondit froidement : ces fenêtres-là sont grillées , parce que cet appartement sera désormais le vôtre. — Le mien , mon pere ! — Oui , Monsieur : j'avois acheté cette maison pour y jouir de la belle saison ; mais vous m'avez forcé de faire d'un lieu de plaisance une prison. — Une prison ! — Vous m'avez trompé , Monsieur ; ce n'est ni l'amant de la Marquise , ni celui de Coralie que je renferme : c'est le séducteur de Sophie. Quand je m'applaudissois de votre obéissance , vous abusiez de ma sécurité : vous alliez au Couvent tous les jours. Quelqu'un qui s'intéresse apparemment à vos démarches , m'en a donné l'a-

vis sec
lisez.

» M.
» tous le
» dix , M
» demois
» phie d

Je fais
le peu
nyme.
un titre
me, dan
ci , on
informé
la vérité
Sophie ,
cette cap
un châti
au contra
rir de cet
Monsieur
chambre
seront e
& vos g
permets
L'éton
m'avoit
la douleu

vis secret. Lisez cette écrit anonyme , lisez.

» M. le Baron de Faublas est averti que
» tous les matins , depuis huit heures jusqu'à
» dix , M. son fils va voir au Couvent ma-
» demoiselle de Faublas & mademoiselle So-
» phie de Pontis. «

Je fais, Monsieur, continua mon pere, le peu de foi que mérite un écrit anonyme. Je ne vous ai pas condamné sur un titre aussi méprisable ; mais comme, dans une affaire de la nature de celle-ci, on ne doit rien négliger, je me suis informé : j'ai appris qu'on m'avoit écrit la vérité. Monsieur, si vous n'aimez pas Sophie, vous êtes un lâche suborneur ; cette captivité domestique est pour vous un châtiment trop doux : si vous l'aimez, au contraire, je dois travailler à vous guérir de cette passion, que je n'approuve pas, Monsieur ; vous ne sortirez pas de cette chambre. Trois hommes que je laisse ici, feront en même-temps vos domestiques & vos gardiens ; ils savent quels gens je permets que vous receviez.

L'étonnement dans lequel ce discours m'avoit jeté ne peut se comparer qu'à la douleur qu'il me causa. J'avois d'a-

bord écouté, sans pouvoir dire un seul mot ; je fis ensuite d'inutiles efforts pour répondre modérément : Mon pere, oserois-je vous demander pourquoi vous n'approuvez pas mon amour pour Sophie ? -- Parce que le pere de cette jeune personne l'ignore, parce qu'il se pourroit qu'il ne voulût pas vous donner sa fille, parce que moi-même je vous destine une autre femme. -- Et quelle est donc cette infortunée que vous avez choisie, mon pere ? -- M. du Portail est mon intime ami, il vous estime.... — Ha ! c'est Dorliska que j'épouserai ? Une fille perdue, ou peut-être morte ! -- Pourquoi morte ? Je crois que mon ami retrouvera sa fille ; le Ciel doit cette consolation au plus malheureux des peres. Lovzinski fait de nouvelles recherches ; & vous, mon fils, quand l'absence & le temps qui usent toutes les passions folles, auront détruit la vôtre, vous commencerez vos voyages, vous passerez en Pologne... -- Ha ! oui ; & là, comme les Chevaliers errants, j'irai de porte en porte chercher une fille pour l'épouser ! -- Monsieur, vous ne remarquez pas que vos réponses sont d'une indécence !..... -- Ha ! pardon, mon pere, vingt fois pardon. L'excès de ma douleur..... -- Mon

filz ,
Prépa
fortun
amitie
pere ,
jusqu'
cher t
mader
mourir
Mon
gne c
Sophie
par ce
pectez
qu'ai-j
sépare
pouvez
cruel
me ren
Le M
brusqu
en pris
Que
rent et
liberté
perdre
sence r
croiroi
pere la
toit de

filz , je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Préparez-vous à réparer les longues infortunes d'un Gentilhomme pour qui mon amitié ne doit pas être vaine.... — Mon pere, je tiendrai parole à Lovzinski ; j'irai jusqu'au bout du monde, s'il le faut , chercher sa Dorliska. — Et vous renoncerez à mademoiselle de Pontis ? — Ha ! plutôt mourir mille fois ! — Jeune homme ! -- Mon pere, je ne partirai pour la Pologne qu'après avoir obtenu la main de Sophie. Je le jure par vous , par elle , par ce qu'il y a de plus sacré. — Respectez mon autorité ou craignez... — Hé ! qu'ai-je à craindre , Monsieur ? vous me séparez de Sophie ! Quel mal plus grand pouvez-vous me faire ? Otez-moi la vie , cruel que vous êtes ; ôtez-la moi , vous me rendrez service.

Le Baron , furieux ou attendri , sortit brusquement , ferma la porte , & me laissa en prison.

Que de réflexions pénibles m'agitèrent en cet affreux moment ! Perdre la liberté , c'eût été peu de chose ; mais perdre Sophie !... Sophie !... Mon absence réveillerait sa jalousie ! Elle me croirait infidele & parjure ! & si son pere la venoit chercher ; si elle se hâtoit de quitter un pays que ma perfidie

lui auroit fait détester ! Si mademoiselle de Gorlitz paroissant à la Cour de Vienne, dans tout l'éclat de sa beauté , alloit choisir un époux parmi tant de jeunes Seigneurs , bientôt épris de ses charmes ! Si elle alloit me trahir en croyant se venger !... Mademoiselle de Pontis dans les bras d'un autre !... Ho ! non , jamais. Sophie désespérée me resteroit fidelle ! mais son barbare pere ne pourroit-il pas la forcer de contracter un hymen odieux , tandis que le mien , non moins impitoyable , retiendrait prisonnier , dans un village ignoré , son fils , mourant d'inquiétude & de douleur.

Cruelle Marquise , c'est par toi sans doute que le Baron a su mes amours fortunés ! C'est ta jalouse rage qui dicta ce perfide écrit ! Que tu me fais payer cher les rapides plaisirs que tu m'as donnés ! Ha ! du moins si ta vengeance n'avoit poursuivi que moi !

Il est vrai que j'ai sacrifié Madame de B*** ; & si mes torts ne justifient pas tout-à-fait sa haine , ils font au moins qu'elle ne m'étonne pas. Mais l'injustice du Baron , je ne puis la concevoir : il exige que je sacrifie mon bonheur à son amitié pour M. du Portail ! Il punit comme le crime le plus inexorable un penchant légitime

& ve
m'eff
ferm
ma r
le sa
long
ce q
du f
parv
vie,
du f
tent
je je
dans
reau

Je
jusqu
une
sager
pren
tout
dans
tom
veau
raiso
qui

Je
prie
mon

& vertueux ! il me sépare de tout ce qui m'est cher ! il m'enleve à Sophie ! Il m'enferme comme un criminel ! il veut donc ma mort ? Hé bien , je ne tarderai pas à le satisfaire. C'est apparemment pour prolonger mon supplice qu'ils ont écarté tout ce qui pouvoit m'aider à me débarrasser du fardeau de mon existence ; mais s'ils parviennent à m'empêcher d'attenter à ma vie , ils ne peuvent m'obliger à m'occuper du soin de sa conservation. Qu'ils m'apportent de quoi manger ; qu'ils m'apportent... je jete les plats par la fenêtre , tout ira dans le jardin , à travers ces infâmes barreaux.

Je persistai dans cette résolution violente , jusqu'à ce qu'un vif appétit , déterminé par une diete de cinq heures , m'eût fait envisager les choses plus sainement. Et qu'on ne prenne pas ceci pour une plaisanterie ! A tout âge , en tout temps , en tous lieux , dans quelque situation qu'on se trouve , l'estomac influe prodigieusement sur le cerveau. Un malheureux qui est à jeun , ne raisonne pas du tout comme un malheureux qui vient de faire un bon repas.

Je m'emparai donc , sans me faire prier , des mets qu'on m'apporta pour mon dîner , & je me disois tout bas ,

en les dévorant : Vraiment , j'allois faire un belle sottise ! Et qui consoleroit ma jolie Cousine , si j'étois mort ? Qui lui diroit que la dernière palpitation de mon cœur fut un soupir d'amour pour elle ? Il faut manger pour vivre ; il faut vivre pour revoir , pour adorer , pour épouser Sophie.

Le troisième jour de ma détention le Baron m'envoya mes livres , mes instrumens de mathématique , mon forte-piano. Mon premier soin fut de rendre grâce à sa clémence paternelle , qui me ménageoit dans ma retraite quelque dissipation ; mais quand je vins à réfléchir que les soins qu'on prenoit d'adoucir ma captivité m'annonçoient combien elle seroit longue , je sentis un vif désir de la terminer promptement. Tandis qu'on meubloit ma chambre de ces effets nouveaux , je fis pour m'évader une tentative que la vigilance de mes gardes rendit inutile ; & je demeurai convaincu , après avoir examiné la situation de ma prison , & le régime établi pour sa sûreté , que , loin de négliger les précautions nécessaires , on en prenoit de fort inutiles. J'avois encore dans ma bourse trois morceaux de ce métal tout-puissant qui ouvre les portes & brise les grilles ; j'offris mes

soix
je m
paro
prom
avoi
tiqu
Je
que
Pale
sa c
tilho
le n
men
fem
trog
dioc
son
se à
chac
ceau
coin
sons
mais
trao
lier
la B
prit
péda
que

soixante-douze livres à mes Geoliers, que je m'efforçai de gagner par les plus belles paroles : on refusa mon or, on rejeta mes promesses. Je ne sais comment mon pere avoit fait ; mais il avoit trouvé trois domestiques incorruptibles.

Je fus bientôt honoré des visites de ceux que le Baron me permettoit de recevoir. Palerai-je d'un Marchand retiré, qui citoit sa conscience à tout propos ; d'un Gentilhomme du lieu, qui me répéta cent fois le nom de ses chiens, & l'âge de sa jument, avant de me dire qu'il avoit une femme & des enfants ; d'un Moine à rouge trogne, qui buvoit fort bien un vin médiocre, quoiqu'il préférât le meilleur ; de son camarade joufflu, célèbre par son adresse à découper une volaille, & qui servoit chacun de maniere que le meilleur morceau oublié, je ne sais comment, dans un coin du plat, lui restoit toujours ? Laissons ces gens-là qui se trouvent par-tout ; mais distinguons quatre hommes fort extraordinaires, qu'un hazard bien singulier rassembloit dans ce petit Village de la B***. C'étoit un Curé qui avoit de l'esprit ! Un Régent de College, qui n'étoit pédant que par distraction, & impoli que par caprice ! Un vieux Militaire qui

ne juroit pas toujours ! Un vieil Avocat qui disoit quelquefois la vérité !

Quelle société pour l'ami de Rosambert, pour l'élève de madame de B*** ! quelle société pour l'amant de Sophie ! Je souffrois moins quand je restois seul : alors, ma jolie Cousine, j'étois avec vous. Les yeux fixés sur votre portrait, je croyois vous parler en admirant votre image. Image consolatrice & révérée, de combien de larmes je t'arrosai ! que de baisers tu reçus ! que de fois, posée sur mon cœur, tu le sentis tressaillir d'impatience & d'amour !

Je languissois depuis huit jours dans ma prison. Toute communication m'étoit fermée au-dehors ; je ne recevois aucunes lettres, on ne me permettoit d'écrire à personne. Le Baron vint me voir : je m'efforçai de le fléchir, il fut inexorable.

Après cette visite de mon pere, quatre jours s'écoulerent encore. Au milieu de la cinquieme nuit je fus réveillé par un bruit sourd qui partoît du jardin. Je courus ouvrir ma fenêtre, sous laquelle je vis une échelle plantée. Je distinguai quatre hommes qui sembloient tenir conseil. L'un d'eux monta

hardiment , une pioche à la main : Vous êtes le Chevalier de Faublas. — Oui , Monsieur. — Habillez - vous promptement , tandis que je vais travailler le plus doucement que je pourrai à lever un barreau. Si vos gardes m'entendent , s'ils viennent à vous , voici deux pistolets que vous leur montrerez , cela suffira pour les contenir. Dépêchez-vous : votre ami vous attend dans sa chaise de poste , à la petite porte du jardin. — Mon ami ? — Oui , Monsieur. Le Comte de Rosambert. — Ho ! quel service !..... — Chut..... Habillez-vous.

Il ne fallut pas me le répéter une troisième fois. Je n'y voyois goutte ; mais je cherchois mes vêtements à tâtons : jamais toilette ne fut plutôt faite. Cependant , mon libérateur frappoit à petits coups redoublés ; quand le barreau fut ôté , je crus voir le Ciel ouvert. Je passai d'abord une jambe , ensuite l'autre , j'empoignai un barreau , j'appuyai le bout de mes pieds sur l'échelle , & quelque mince que fût mon individu , j'eus peine à passer par l'étroite ouverture. J'en vins à bout cependant. Dès que je me vis dehors , & parvenu au milieu de l'échelle , je ne m'amusai point à compter combien d'échelons me restoi-

à descendre : je sautai sur la terre fraîchement remuée. Nous gagnâmes à toutes jambes la petite porte du jardin , que mes libérateurs avoient ouverte, je ne fais comment. Un petit ravin me restoit à traverser , je le franchis d'un saut ; je me précipitai dans la chaise de poste. Je croyois tomber dans les bras du Comte de Rosambert , ce fut le Vicomte de Florville qui m'embrassa ! Tandis que je restois muet de surprise , le Postillon donnoit le coup de fouet du départ ; mes quatre libérateurs aussi-tôt remontés à cheval , suivoient , ventre à terre , la rapide voiture qui nous emportoit.

Je ne répondois rien aux questions dont la Marquise m'accabloit. Chevalier , me dit-elle enfin , est-ce à l'excès de votre reconnaissance que je dois attribuer ce silence inquiétant ? — Madame... -- Ha ! je le fais bien , que je ne suis plus pour vous que Madame ! & cependant , je m'expose à tout pour finir votre captivité ! — Ma captivité ! c'est vous qui l'avez causée. — Faublas , si vous m'aimiez encore , ce que je fais aujourd'hui suffiroit pour ma justification ; mais écoutez-moi , car je ne veux pas laisser le plus petit prétexte à votre ingratitude. J'ai pleuré votre inconstance , j'ai voulu ramener

mon amant , j'ai fait épier ses démarches : voilà mes crimes. La femme Dutour , chargée de mes ordres , les a passés. J'ai su trop tard qu'une lettre anonyme avoit instruit le Baron de vos cruelles amours. J'ai bientôt appris que votre absence n'étoit plus feinte , qu'on vous tenoit enfermé ; je ne pouvois deviner où. Ceux qui avoient suivi le fils , ont suivi le pere à son tour. Pendant quatre jours entiers , le Baron n'a pas fait un pas dont je ne fusse instruite sur le champ. Il est enfin venu vous voir Lundi dernier. On a examiné les environs , le jardin , la maison : vos fenêtres grillées ont été remarquées. J'ai profité du premier voyage du Marquis. Sous les habits du Vicomte de Florville , sous le nom du Comte de Rosambert , j'ai tout risqué pour vous délivrer. Faublas , si vous me rendrez responsable des fautes commises par les gens que vous me forcez d'employer , vous conviendrez du moins que l'heureuse hardiesse du Vicomte de Florville a bien réparé la fatale imprudence de la femme Dutour. — Madame , croyez que je n'oublierai jamais le service..... -- Ha , cruel ! ces protestations , froidement polies , m'annoncent que je suis absolument sacrifiée. Ainsi donc ce qu'une

autre femme n'auroit osé seulement imaginer , je l'aurai entrepris , je l'aurai exécuté pour mettre dans les bras de ma rivale le plus aimable , mais le plus ingrat de tous les hommes !... Hé bien , s'il n'y a plus d'autre moyen de conserver au moins son amitié , il faudra se rendre justice , il faudra s'immoler.... Faublas , j'en aurai le courage..... Monsieur , je renonce à vous , je vous rends à votre Sophie.... Privée de tout ce qui me fut cher , je serai peut-être heureuse de votre bonheur ; peut-être que les regrets qui suivront votre perte seront adoucis par cette consolante idée , que du moins j'ai contribué à assurer votre félicité..... Monsieur , où voulez-vous qu'on vous reconduise ?

Elle attendit ma réponse à cette question , qui ne laissoit pas de m'embarrasser. Après un moment de silence , elle reprit : retourner chez M. votre pere , ce seroit aller chercher une captivité nouvelle..... M. du Portail est encore en Russie.... Il n'y auroit que M. de Rosambert ; mais on le dit parti depuis quelques jours pour une de ses terres. Moi , je crois qu'il vous cherche. Monsieur , où voulez-vous donc qu'on vous reconduise ?

Pe
touc
si no
peine
main
dant
pond
presq
quien
aussi
drez
conti
je vo
vivre
tranq
doule
mais
vous
pérez
telle,
Le
blanc
les o
je n'
geois
par u
vail
me
confi

Pénétré de la générosité de la Marquise, touché de son attachement, en même-temps si noble & si tendre, je ne résistois qu'à peine au désir de la consoler. Je sentis sa main tressaillir sous mes lèvres, que cependant j'avois posées bien légèrement. Répondez-moi donc, me dit-elle d'une voix presque éteinte..... Hélas ! ma tendresse inquiète vous avoit déjà préparé un asyle aussi sûr que charmant, & vous n'y viendrez pas ! & vous n'y viendrez pas, continua - t - elle d'un ton plus animé ! je vous perdrai pour toujours ! Vous vivrez pour une autre, & je le verrois tranquillement !.... Ho ! non, Faublas, ma douleur a pu m'égarer, j'ai pu le dire ; mais jamais, jamais je n'y consentirai. Moi, vous céder à une rivale ! Mon ami, ne l'espérez pas. Cet effort est au-dessus d'une mortelle, il est au-dessus de moi !

Les foibles rayons du crépuscule tremblant commençoient à laisser distinguer les objets. Depuis près de quinze jours, je n'avois aperçu que de rondes Villageoises, dont les gros charmes brûlés par un Soleil ardent, flétris par un travail opiniâtre, étoient peu faits pour me tenter ; encore n'avois-je pu les considérer qu'à travers une grille & à

plus de cinquante pas de distance. Alors, au contraire, se trouvoit près de moi le Vicomte de Florville ! L'aurore naissante me le montra plus beau que ne parut jamais Adonis aux regards de Vénus enchantée ! & puis la Marquise pleuroit ; une femme qui pleure est si intéressante ! Je voulus essuyer ses larmes : je ne sais comment je m'y pris ; mais nos yeux se rencontrèrent, ma bouche toucha la sienne, une curiosité fatale égara mes mains..... O ! ma jolie Cousine ! je devins parjure sans le vouloir, & j'en dois faire ici l'avou ; si ton coupable amant ne consumma pas à l'instant son infidélité, c'est que ta rivale attentive ne lui permit pas de tenter certaines entreprises qui, dans une voiture étroite, incommode & cahotée en tout sens, sur un pavé inégal, n'ont jamais qu'un demi-succès.

Maman, nous retournons donc à Paris ? — Oui, mon ami, parce qu'on n'imaginera jamais que vous y soyez revenu ; d'ailleurs, j'ai pris des précautions si sûres, que vous échapperez à toutes les recherches. Tandis qu'on m'achetoit les services de ces quatre coquins qui ne me connoissent que sous le nom du Comte de Rosambert, je m'occupois à chercher

un

un
veu
un
Can
ami
pas
Par
répa
à jo
dam
men
men
d'un
broc
fleur
se de
ront
fera
vien
éner
à sa
men
de c
mais
aure
votre
un C
L'hô
au . c

II

un logement commode pour une jeune veuve de mes amies qui vient ici solliciter un procès considérable. Elle s'appelle du Cange, & cette Madame du Cange, mon ami, c'est vous ; mais comme il n'auroit pas été décent que vous vinssiez seule à Paris, la femme Dutour, impatiente de réparer sa faute, s'essaye depuis quatre jours à jouer le personnage important de Madame de Verbourg. C'est ainsi que se nommera, si vous le voulez bien, la respectable mere de madame du Cange. Déjà parée d'une robe Française de gros-de-Tours broché, à colonnes rapprochées, à grandes fleurs rembrunies, Madame de Verbourg se donne des airs de qualité qui vous feront mourir de rire. Au reste, elle ne fera pas trop mal son rôle, si elle parvient à adoucir quelques expressions énergiques qui échappent fréquemment à sa brusque franchise. Elle a naturellement les manieres gauches & empesées de ces Dames de paroisse qui n'ont jamais quitté leur château provincial. Vous aurez pour laquais le neveu de Madame votre mere. On vous trouvera aisément un Cuisinier & une Femme-de-chambre. L'hôtel de *** est situé à deux cents pas au-dessus du mien : c'est - là que je

vous ai loué & meublé un appartement que nos amours embelliront. Si vous m'en croyez, vous ne descendrez jamais au jardin, dont je me réserve la jouissance. Il a une porte sur *les Champs-Elysées*, c'est par là que je me rendrai chez vous, presque tous les jours. Mon Docteur, prévenu que je n'irai point à la campagne cette année, m'a déjà ordonné de prendre l'air tous les matins de bonne heure.

Les gens qui nous escortoient nous quiterent à la barrière du Trône. Le Vicomte de Florville & moi nous allâmes descendre chez la Marchande de modes, où nous attendoient ma mere, Justine & mon nouveau laquais. La Dutour commença par avouer sa faute, qu'elle me pria d'excuser, & Justine charmée de me revoir, n'acheva pas ma coëfure sans m'avoir fait plus d'une espièglerie. Le Vicomte de Florville avoit pourvu à tous mes besoins. Je me mis dans le simple négligé d'une jolie voyageuse. On chargea mes malles derrière ma chaise-de-poste, où Madame de Verbourg se plaça près de moi. Nous allâmes descendre à l'hôtel de***, rue du fauxbourg Saint-Honoré.

Deux heures après, Madame la Mar-

quise
châ
étoit
com
bien
se fo
nous
chan
dame
resta

Il
quise
l'hôte
à la
dîne
dites
taine
étou
de M
le do
dans
de F
le v
celu
man
de J
men
Mor
cher

quise de B***, suivie de sa femme-de-chambre, vint savoir si Madame du Cange étoit arrivée. Nous nous embrassâmes comme deux jolies femmes qui s'aiment bien, quand il y a long-temps qu'elles ne se sont vues. Ma mere, qui savoit vivre, nous laissa seules. L'Amour entra dans ma chambre à coucher, au moment où Madame de Verbourg en sortit. Le petit Dieu resta deux heures avec nous.

Il est bientôt midi, me dit la Marquise, il faut que je vous quite. On fait à l'hôtel que je devois souper & coucher à la campagne; mais on m'attend à dîner..... A propos, vous êtes galant! dites-moi donc ce que c'est qu'une certaine bouteille?..... — Ha! maman, une étourderie de Jasmin! -- Et le portrait de Mademoiselle du Portail, quand me le donnerez-vous? Tout-à-l'heure; il est dans une poche de veste du Chevalier de Faublas..... Tenez, ma chere maman, le voici. -- Demain je vous apporterai celui du Vicomte de Florville. --- Maman, le Marquis ne vous a-t-il pas parlé de Mademoiselle du Portail? --- Assurément, mon ami. Vous vivez avec ce Monsieur de Faublas! Vos parents vous cherchent bien loin, tandis que vous

H ij.

êtes bien près ! Au reste , il est fort scandalisé de la manière dont vous avez traité son la Jeunesse. Comment , Madame , m'a-t-il dit , un coup de fouet à tour de bras ! Est-ce que cela se fait ? Est-ce qu'une jeune personne doit rosser les gens de cette façon-là ? Tenez , Madame , le jour que je m'étois fait cette meurtrissure , & qu'elle m'appuyoit une piece d'argent sur le front , vous savez comme elle me faisoit crier ! vous avez cru que j'étois délicat , que je faisois le dameret : hé bien , Madame , je souffrois comme un damné. Elle a un poignet d'enfer ! c'est un vrai petit démon que cette fille-là , & on le voit bien dans sa physionomie !

Dès que Madame de B*** fut partie , Madame de Verbourg rentra. Je la priai d'envoyer la Fleur chez M. de Rosambert. — Madame ma fille , M. le Comte n'est pas à Paris. — Madame ma mere , je crois qu'il y doit être , & s'il n'y est pas , je veux du moins en être sûr. — Mais , Monsieur , Madame la Marquise n'a pas ordonné..... — Madame la Marquise n'a pas ordonné ! Mais , ma chere , vous devenez donc fole ! Vous imaginez donc que je suis aux gages de la Marquise comme vous. Madame Dutour , ap-

prene
moi.
chez M
Mada
voyez
le Co
Mais
aurai l
rester
prene
Ma
dictée

» M
» nir
» quan
» bert
» le lu
» lui d

J'a
porter
questi
lemen
fauxb
Si pa
Paris,
terres
gez a

prenez & n'oubliez pas que je suis ici chez moi. Si la Fleur ne va pas tout-à-l'heure chez M. de Rosambert, j'y vais moi-même.. Madame Dutour , écoutez - moi ; vous voyez ces trois louis ! ils sont à vous , si le Comte me vient voir aujourd'hui. — Mais s'il est à la campagne ? — Ha ! j'en aurai bien du regret , & les trois louis me resteront. Ma chere , vous savez écrire , prenez une plume & du papier.

Madame de Verboursq écrivit sous ma dictée :

» Madame du Cange désireroit entrete-
» nir M. le Comte , seulement pendant un
» quart-d'heure. Si pourtant M. de Rosam-
» bert ose accepter un mauvais dîner , on
» le lui donnera avec plaisir. Ce qu'on veut
» lui dire est très-pressé. «

J'appellai la Fleur : Mon ami , tu vas porter ce billet à M. de Rosambert. Aux questions qu'il te fera tu répondras seulement que ta Maîtresse est jolie & demeure fauxbourg Saint Honoré , à l'hôtel de***. Si par hazard le Comte n'étoit point à Paris , tu demanderas dans laquelle de ses terres il est allé..... Madame Dutour , songez aux trois louis.

Mon domestique, en revenant, m'annonça que M. le Comte le suivoit. Quelques instants après, Rosambert entra chez moi d'un air lesté & galant. Belle Dame... Il s'arrêta tout-à-coup, & poussant de longs éclats de rire : le diable m'emporte, s'écria-t-il, si je n'acourois triomphant ! mais je ne regretterai pas ma prétendue bonne fortune, puisque j'embrasse mon ami. -- Je m'adressai à Madame de Verbourg : Madame ma mere, voulez-vous bien nous laisser ? Madame ma mere, répéta Rosambert ! ha ! voyons donc Madame ma mere ! (il pirouetta plusieurs fois autour d'elle & la fit tourner autour de lui.) Madame ma mere, vous êtes charmante ! vous avez une figure noble, un grand air, une robe majestueuse ; mais, comme dit fort bien votre fille, laissez-nous.

Mon cher Faublas, qu'est-ce donc que cette mascarade ? Rosambert ne put écouter le détail de mon enlèvement & mon travestissement nouveau, sans l'interrompre plusieurs fois par ses plaisanteries. Enfin, me dit-il quand j'eus fini, la Marquise a si bien fait, que vous voilà désormais en son pouvoir ? -- Oui, Rosambert ; mais ma Sophie ? -- Ha ! ma Sophie ? Nous y voilà ! Hé bien, que

voulez-vous
est tout
Oui,
felle v
Baron
la mer
l'honn
si je r
lie Cor
offriro
ne sero
vous y
m'aban
lier, de
mais j
Comm
que vo
driez - v
que vo
rément
diment.
ici beau
de la B
de voir
à laquel
core at
que je
si je ne
vous pa

voulez-vous lui faire à votre Sophie ? Elle est toujours au Couvent. -- Vous le savez ? -- Oui, je le fais ; je fais aussi que Mademoiselle votre sœur n'est plus avec elle. -- Le Baron ? ... - L'a retirée de ce Couvent pour la mettre dans un autre, & il a congédié l'honnête M. Person. -- Rosambert ; mais si je reste ici, comment verrai-je ma jolie Cousine ? -- Mon cher Faublas, je vous offrirais bien ma maison ; mais cet asyle ne seroit pas respecté, Madame de B*** vous y poursuivroit. -- Mon ami, si vous m'abandonnez, je suis perdu. --- Chevalier, doutez-vous de mon amitié ? -- Non ; mais je crains de trop exiger d'elle. --- Comment, si j'étois à votre place, & que vous fussiez à la mienne, craindriez-vous de me rendre les services que vous n'osez me demander ? -- Assurément, non. -- En ce cas, parlez hardiment. --- Rosambert, quoique je sois ici beaucoup mieux que dans ce Village de la Brie, quoique je jouisse du plaisir de voir librement une femme charmante, à laquelle je vous avoue que je suis encore attaché, je vous assure cependant que je n'ai fait que changer de prison, si je ne revois ma Sophie. Ne pourriez-vous pas me chercher dans les environs

du Couvent où elle est ?..... -- Ha ! j'entends. La Marquise vous a volé au Baron ; il faut , moi , que je vous enleve à la Marquise ! Je ne vois à cela aucun inconvénient. Je n'ai pu l'empêcher de s'approprier Mademoiselle du Portail ; hé bien , je lui soufflerai Madame du Cange ! cela est juste & consolant. D'ailleurs , je ne serai pas fâché de voir comment celle qui m'a exposé aux rigueurs du célibat , supportera les ennuis du veuvage. Comptez sur moi.

Il étoit temps de nous mettre à table. Pendant le dîner , qui fut long , le Comte s'amusa beaucoup aux dépens de Madame de Verbourg. Nous étions au dessert quand le propriétaire de l'hôtel , M. de Villartur , Financier parvenu , curieux de voir ses nouveaux locataires , entra sans savoir si sa visite ne nous gêneroit pas. Qu'on se figure l'ignorance & le bêtise personnifiées , on aura de M. de Villartur une idée encore trop avantageuse. Il trouva qu'on ne l'avoit pas trompé quand on lui avoit dit que j'étois jolie. On conçoit que ce lourd personnage m'auroit beaucoup ennuyé , si le ton prétendu galant qu'il prit avec moi ne m'avoit laissé une ressource , celle de me moquer de lui. Mon ma-

lin

lin
per
mit
voir
quit
jaie
mon
prun
beso
aise
Le f
louis
M
exact
enlev
mon
Le le
va ,
voir l
mes ,
dent
doit s'
mon a
me je
que j'a
croi
si - tôt
je n'os
donner
IV.

Un compagnon m'aida charitablement à persifler le pauvre homme , qui me promit , en s'en allant , de revenir bientôt me voir. Rosambert avoit affaire ; en me quittant , il me dit : En attendant que j'aie trouvé ce que vous désirez , j'espère , mon ami , que vous voudrez bien m'emprunter quelque argent , dont je n'ai nul besoin aujourd'hui , & que je serai bien aise de retrouver dans un autre moment. Le soir même il m'envoya deux cents louis.

Madame Dutour me donna un compte exact des frais qu'avoient occasionné mon enlèvement & de ceux que nécessitoient mon séjour dans l'hôtel que j'occupois. Le lendemain , dès que la Marquise arriva , je la priai d'en vouloir bien recevoir le remboursement. Beaucoup de femmes , me dit ma belle maîtresse , prétendent qu'entre amants une affaire d'intérêt doit s'oublier ; moi , mon ami , je reprends mon argent , sans me faire presser , & même je crois devoir me justifier du silence que j'ai gardé sur cet article délicat. Je ne croyois pas que vous pussiez me rendre si-tôt les avances que j'avois faites ; ainsi je n'osois vous en parler , de peur de vous donner quelque mortification. Cependant

je sentoís qu'en les taisant j'offensoís votre délicatesse ; mais enfin j'ai mieux aimé mériter les reproches du Chevalier , que de m'exposer à chagriner mon ami. . . Tenez , mon cher Faublas , gardez ce petit meuble , ce sera pour vous un trésor , si je vous suis chere autant que je vous aime.

C'étoit le portrait du Vicomte de Florville. J'adressai à la Marquise des remerciements énergiques : elle partagea d'abord les transports de ma reconnoissance , dont bientôt elle se crut obligée de modérer l'excès. Il ne m'étoit plus permis que de parler , quand on annonça M. de Villartur. Madame de B*** fut curieuse de voir cet original. Il partagea son sot hommage entre la Marquise & moi , & nous débita la fleurete à sa maniere. Dans le cours d'un entretien devenu comique par les inepties dont l'épais Financier l'assaisonna , nous remarquâmes que ce Monsieur croyoit à l'Astrologie. Il connoissoit des Magiciens ; il avoit même vu des vampires , des revenants : il finit par nous dire qu'il ameneroit un de ses amis , à moitié forcier , qui nous raconteroit nos aventures passées , présentes & futures , quand nous lui aurions fait voir seulement nos mains & notre visage. Pardieu , s'écria

M
tr
lu
fu
pu
fes
en
l'A

Ma
her
bel
duc
peu
qui
pen
rier
B*
reco
réta
Mac
lartu
M
gard
bloit
yeux
vous
phys
trava

Madame de Verbourg, qui venoit d'entrer, croyez-vous que Madame ma fille lui montrera. . . Je marchai si rudement sur le pied de ma chere mere, qu'elle ne put achever. La Marquise rioit de toutes ses forces. M. de Villartur, enchanté, sortit en nous disant qu'il ameneroit dès demain l'Astrologue.

Je ne vis pas Rosambert ce jour-là. La Marquise vint le lendemain de très-bonne heure, & présida à ma toilette, que je fis belle, à cause de l'Astrologue, aux dépens duquel nous comptions nous amuser. Un peu avant midi arriva M. de Villartur, qui nous cria qu'il amenoit le forcier. Je pensai tomber à la renverse, quand derriere le Financier j'aperçus le Marquis de B***. Il vit sa femme & fut étonné : il reconnut Mademoiselle du Portail & s'arrêta stupéfait. Quoi, s'écria-t-il ! c'est-là Madame Ducange ? Oui, répondit Villartur.

M. de B***, les bras pendants, le regard fixe, la bouche entr'ouverte, sembloit n'avoir pas assez de ses deux petits yeux pour me considérer. Ho ! comme il vous regarde, me dit Villartur ! votre physionomie l'a frappé ! Voyez comme il travaille déjà ! La Marquise, qui conservoit

toujours un sang-froid admirable dans les occasions pressantes , la Marquise alla à son mari , le prit par le bras , & le tira vers une fenêtre , assez près de moi. Votre amie est plus pressée que vous , continua le Financier ; mais elle a beau faire : c'est vous qu'il a bien regardée. Votre physionomie l'a frappé , l'a frappé ? . . . Ho ! elle l'a frappé ! répétoit-il toujours en riant d'un gros rire.

Pendant ce temps-là je prêtois une oreille attentive à ce qui se disoit derrière moi ; & la Marquise , si elle n'avoit pas voulu que je l'entendisse , auroit recommandé à son mari de parler plus bas. Ne l'ai-je pas deviné , Madame , disoit le Marquis. Ha ! ça , elle est donc enceinte ? Ne vous en êtes-vous pas aperçu , répliqua la Marquise ? — Ha ! tout de suite. Elle n'est pas avancée la grossesse ? . . . — Quatre ou cinq mois peut-être ? — Tout au plus. — Je le vois bien. Comme je vais me venger ! — Mais , Monsieur , ne la chagriez pas. — Ho ! je ne casserai pas les vitres.

M. de Villartur , qui , ayant fini de rire , recommençoit à me parler , m'empêcha d'entendre le reste.

Savez-vous bien , me dit le Marquis ,

en venant à moi ; savez - vous bien que je vous trouve un peu changée ? Ha ! ha ! interrompit Villartur , vous la connoissez donc ? — Oui , quand j'ai connu Madame , elle étoit encore fille Ha ! ça , mais vous vous êtes mariée tout de suite ! — Oui , Monsieur . — Et vous voilà déjà veuve ? — Hélas ! oui . — Tout cela en trois ou quatre mois : c'est bien prompt au moins ! Il ne faut pas demander si le défunt étoit aimable ? Mais pourquoi n'êtes - vous pas en deuil ? Pour des raisons qu'on vous dira , répondit Madame de B* * *. — Moi , je crois que le pauvre mari est déjà oublié . — Pourquoi donc cela , Monsieur ? — Parce que le chagrin ne vous a pas empêché de faire des parties de campagne ! — Moi , Monsieur ! — Ha ! vous direz peut-être que non ? Ne vous ai-je pas rencontrée sur le chemin de Versailles , au pont de Seves ? — Ha ! . . . oui . . . mais , Monsieur Ne parlez-pas de cela , Monsieur , lui dit tout bas la Marquise ; ne voyez - vous pas que vous la mortifiez ? Madame Ducange , reprit le Marquis , charmé de l'embarras que j'affectois , savez - vous qu'il n'est pas prudent de monter à cheval dans l'état où vous êtes ! Prenez bien garde aux fausses cou-

ches. — Monsieur, vous croyez donc que je suis enceinte ? — Ho ! j'en suis sûr. Mais tenez , au Carnaval dernier je me suis aperçu... Gageons que le mariage étoit déjà fait ? On le tenoit secret , n'est-il pas vrai ? — Mais , Monsieur. . . — Tout ce que je puis vous dire , ma belle Dame , c'est qu'à cette époque il y avoit déjà quelque chose dans vos yeux ! . . . Je ne vous ai pas parlé de mes talents pour l'Astrologie , parce que j'étudiois , je n'étois pas encore assez fort ; mais vous savez comme je suis physionomiste. . . Hé bien , au Carnaval dernier j'ai remarqué dans votre figure quelque chose qui annonçoit un sang ! . . . Demandez à Madame , je le lui ai dit . . . d'honneur , j'ai senti le mariage. Quant à la grossesse , je ne pouvois pas tout-à-fait deviner... Ecoutez donc , cela étoit encore bien frais ! . . . Mais aujourd'hui , ho ! c'est différent ! On ne peut plus s'y méprendre ! . . . Belle Dame , votre figure est toujours fort jolie , votre taille charmante . . . mais ce visage est un peu fatigué ; & puis voyez-vous ici ? Un soupçon d'embonpoint , une nuance d'arrondissement ! cela commence à pointer.

M. de B * * * , encouragé par les rires que la Marquise ne pouvoit étouffer sous

son éventail , me demanda qui seroit le parrain du petit poupon. Sans doute M. votre pere ! — Je tâchai de rougir ; & prenant un ton humilié : Monsieur , mon pere ignore mon mariage. . . — Ha ! j'avois donc raison ! — Monsieur , & si par hazard vous rencontriez mon pere ou mon frere , je vous prie de ne pas leur dire que vous m'avez vue. — Ho ! ne craignez rien. — Mais , Monsieur de Villartur . . . — Villartur , ma belle Dame , il ne fait pas votre nom de fille , & vos parents ne vous connoissent pas sous votre nom de femme. D'ailleurs , il est discret , Villartur.

Ho ! sûrement interrompit celui-ci. D'abord moi , je ne me mêle jamais de dire ce que je ne fais pas. . . Ha ça , M. le Marquis , je vous avois amené pour dire la bonne aventure à ces Dames , vous en connoissez une , cela empêchera-t-il ? . . . — Non , non ; vous avez raison , je vais leur dire leur bonne fortune. (Il s'approcha de sa femme.) Allons , Madame , commençons par vous.

La Marquise lui livra sa main , dont il compta les linges longues , courtes , directes & transversales ; ensuite il examina son visage , & après l'avoir regardée tendrement : Madame , lui dit-il , d'un

ton qui annonçoit combien il étoit content de lui , vous avez un mari qui vous amuse beaucoup par ses faillies , & que vous aimez à la folie. Fort bien , Monsieur , répondit la Marquise , en retirant sa main ; je ne veux pas en savoir davantage , je vois que vous êtes un grand forcier.

A vous , belle Dame ! Quand il m'eut considéré avec la même attention , il me demanda si mon mari n'avoit pas deux noms. — Il n'en avoit qu'un , Monsieur : il ne s'appelloit que Ducange. — Cela est singulier ! — Pourquoi donc , Monsieur ? — C'est qu'il paroîtroit que le pauvre défunt a été . . . — A été quoi , Monsieur ? — Ha ! vous vous fâcheriez ! Comment vous dirai-je cela ? . . . Tenez , belle Dame , je vais employer une figure. Il paroît que le fruit qui est maintenant sur l'arbre de vos amours y a été greffé par . . . par un nommé Faublas , puisqu'il faut vous le dire. — Monsieur , vous m'insultez ! -- Ho ! qu'elle est drôle , quand elle est en colere , s'écria l'épais Financier , en riant si fort , que tout son corps paroissoit agité de mouvements convulsifs , & que la poudre de sa perruque tomboit à terre par flocons. -- Il paroît même , reprit le Mar-

quis, que cela est arrivé dans un boudoir loué chez une Marchande de Modes, rue * * *. — Monsieur, ce que vous me dites-là est fort impertinent.

Madame de Verbourg, qui venoit de mettre sa belle robe, entra dans ce moment. Elle fut très-déconcertée en voyant le Marquis de B***. Après avoir fait une révérence comique, elle vint à moi; je lui dis tout bas de quoi il s'agissoit. Je ne fais quelle question le Marquis faisoit alors à sa femme; mais j'entendis celle-ci lui répondre : c'est une mere supposée. Le Marquis salua Madame de Verbourg, qu'il regarda beaucoup. C'est-là Madame votre mere? Mais je crois... en vérité, Madame, je crois avoir eu l'honneur de vous voir quelque part? Cela se peut bien, Monsieur, répondit la Dutour, qui perdoit la tête; cela se peut bien; j'y vais quelquefois. — Où cela, Madame? — *Ousque* vous disiez, Monsieur. — Comment, Madame, est-ce que vous m'avez entendu parler du boudoir? C'étoit une plaisanterie. — Quoi! du boudoir! Quaique vous me rabâchez donc, Monsieur, avec votre boudoir? -- Ha! rien, rien, Madame. Nous ne nous entendons pas. Ni moi non plus, inter-

rompit Villartur ; je ne comprends plus rien à ce qu'ils disent.

Ma belle maîtresse rioit de tout son cœur , & moi , qui étois las de me contenir , je saisis le moment pour donner un libre cours à ma gaieté.

Mais , reprit le Marquis , voyez donc comme elle rit ! Madame , Madame votre fille est un peu folle. Prenez garde qu'elle ne fasse une fausse couche. -- Une fausse couche , répondit Madame de Verbourg ! une fausse couche ! elle ! pardieu , je voudrois bien voir ça ! -- Madame , prenez - y garde , vous dis - je ; Madame votre fille monte à cheval , & cela est dangereux. Sans doute , interrompit Villartur , on peut tomber : cela m'est arrivé l'autre jour. Ho ! tomber , répondit le Marquis , ce n'est pas cela que je crains pour elle. -- Hé ! pourquoi ne tomberoit - elle pas , je suis bien tombé , moi ! -- Ha ! pourquoi ? parce qu'elle monte mieux que vous. Vous n'imaginerez pas comme elle est forte , cette jeune Dame-là ! Mon ami Villartur , quoique vous soyez bien gros & bien rond , je ne vous conseillerois pas de vous battre avec elle. Ha ! voyons donc ça , s'écria le Financier en venant à moi. -- Mon-

fieur
lut m
le br
cet l
dame
poign
Lect
en to
moul
allun
doub
jouet
en c
le pa
au br
pique
seul
confe
noit
me q
J'é
parler
arriva
nuit
je vo
ami ,

(1)
au To

fieur , lui dis - je , êtes - vous fou ? Il voulut me prendre au corps , je le saisis par le bras droit : Quaique c'est donc que cet homme - là qui veut tripoter Madame ma fille , dit la Dutour ? Elle empoigna le bras gauche de Villartur. Le Lecteur se souvient d'avoir fait tourner en tout sens , dans son enfance , un petit moule de bouton traversé d'une mince allumete. M. de Villartur , mû par une double secousse , fit , comme ce frêle jouet (1) , plusieurs tours sur lui-même en chancelant , & finit par tomber sur le parquet. Les domestiques accoururent au bruit. Le Financier , aussi honteux que piqué , se releva & sortit sans dire un seul mot. Le Marquis le suivit pour le consoler , & Madame de B*** , qui donnoit à dîner chez elle , ne tarda pas à me quitter.

J'étois étonné de n'avoir pas entendu parler du Comte depuis la surveillance. Il arriva le soir même , un peu avant la nuit fermée. Il me dit en m'embrassant : je vous félicite de votre bonheur , mon ami , tout succede à vos vœux , tout est

(1) Le grand nombre des écoliers appelle cela au Toton.

prêt, suivez-moi. — Quoi ! tout-à-l'heure ? — A l'instant même. (Je sautai à son col.) — Ho ! mon ami , que de remerciements ne vous dois-je pas ! Mais , Rosambert , racontez-moi . . . — Je vous dirai tout cela là-bas : ma voiture vous attend ; il n'y a pas un moment à perdre , suivez-moi. — Mon ami , je vais donc abandonner la Marquise ? — Oui , pour revoir Sophie. — Pour revoir Sophie ! ha ! partons , Rosambert , partons ! Attendez que je prenne le portrait de ma jolie Cousine. (Je sonnai la Dutour.) Ma chère , faites préparer le souper. Nous allons , M. le Comte & moi , descendre un moment dans le jardin.

Au lieu d'aller au jardin , nous montâmes dans la voiture du Comte. Prends par les boulevards , dit-il à son cocher ; ventre à terre jusqu'à la porte Saint-Antoine : de la porte Saint-Antoine à la place Maubert , doucement. Dès que les stores furent abaissés , Rosambert m'apprit que depuis notre dernière entrevue il avoit découvert , retenu & meublé pour moi un petit logement , placé si près du Couvent de Sophie , que de mes fenêtres je pourrois voir tout ce qui s'y passeroit. Il m'avertit que Mademoiselle du Portail , devenue depuis

peu M.
Mada

To
cinq
plus
dit :
allons
rure
qualit
Bourg
toilet
peau
le mo
chign
boucl
à cet
carac
hardi
vous
davan
sein d
mante
sage
fait ,
Quan
encor
habit
gore.
No
nous

peu Madame Ducange , seroit désormais Madame Firmin.

Tout-à-coup la voiture , qui depuis cinq minutes brûloit le pavé , ne roula plus que très-lentement. Rosambert me dit : nous voilà déjà près de la Bastille , allons , belle enlevée , cette superbe parure , qui sied si bien à une femme de qualité , ne convient pas du tout à une Bourgeoise. Il s'agit de faire une autre toilete. D'abord , ôtons ce brillant chapeau ; de ces cheveux flotans faisons , le moins mal que nous le pourrons , un chignon modeste ; couvrons ces grosses boucles de la simple *baigneuse* que voici : à cette robe galante substituons ce petit *caraco* blanc. Belle Dame , mettez ce *jupon* hardiment ; je ne serai pas téméraire ; je vous aime beaucoup , mais je vous respecte davantage. Fort bien : allons , couvrez votre sein de ce *fichu* de mousseline ; arrangez ce mantelet noir par-dessus ; cachez votre visage sous cette ample *Thérèse*. Voilà qui est fait , & vous êtes encore gentille à croquer ! Quant à moi , mon cher Faublas , ce sera encore plutôt fini. Tenez ! il ôta son habit , & s'enveloppa d'une grande redingote.

Nous descendîmes à la place Maubert , nous gagnâmes à pied la rue des * * *.

Arrivés chez mon Propriétaire , nous traversâmes une longue cour & un grand jardin , au fond duquel je vis un petit pavillon , bâti contre un mur mitoyen , qui me parut avoir à-peu-près dix pieds de hauteur. Je remarquai que des fenêtre de mon premier étage il étoit fort aisé de descendre , à l'aide d'une corde seulement , dans le jardin du voisin. Rosambert me combla de joie en m'apprenant que ce jardin étoit celui du Couvent ; ensuite il me fit voir qu'en s'occupant de l'utile , il n'avoit pas négligé l'agréable. Un *forte-piano* étoit près de ma fenêtre : on avoit disposé l'instrument de maniere qu'en faisant de la Musique je pourrois voir tout ce qui se passeroit dans le jardin. Rosambert m'affligea beaucoup lorsqu'en me disant adieu il m'observa que nous serions privés du plaisir de nous voir , tandis que je resterois caché dans cette maison. Il me fit sentir que la Marquise ne manqueroit pas d'aposter des gens qui éclaireroient toutes ses démarches , & que ma retraite seroit bientôt découverte , s'il avoit l'imprudence de venir m'y visiter. Nous convînmes que nous nous écririons par la Petite-Poste , & que , de peur de surprise , je lui enverrois mes

lettre
de
C
pas
s'ils
l'im
dou
Sop
qui
fa b
lati
au
de
dev
crus
que
Pou
ma
tou
mon
sépa
A
en
pos
pu
dou
qui
hab
rec
nou

lettres à l'adresse de M. de S. Aubin , l'un de ses intimes amis.

Ceux qui devinent que je ne dormis pas cette nuit , se tromperoient beaucoup , s'ils n'attribuoient mon insomnie qu'à l'impatience , en même-temps pénible & douce , que me causa le voisinage de Sophie. Je songeai à ma chere Adélaïde , qui , depuis près d'un mois , séparée de sa bonne amie , n'avoit pas eu la consolation de voir son frere.... Hélas ! je songeai au Baron , à qui ma fuite devoit causer de mortelles inquiétudes , au Baron qui devoit m'accuser d'indifférence & de cruauté.... Mais l'amour , l'amour plus fort que la nature , étouffa mes remords naissants. Pouvois-je renoncer au bonheur de revoir ma jolie Cousine ? Pouvois - je , en retournant chez un pere irrité , exposer mon amante au danger d'une éternelle séparation ?

A la pointe du jour j'allai me mettre en sentinelle à ma fenêtre , & je disposai la *jalousie* de maniere que je pusse voir sans être vu. Je devois redouter les regards de Madame Munich , qui m'ayant admiré autrefois sous mes habits d'amazone , m'auroit peut - être reconnu , malgré mon travestissement nouveau. Un corps - de - logis considéra-

ble étoit devant moi , à cinquante pas de distance. Il y avoit là tant de chambres ! Où étoit celle de ma Sophie ? Mes yeux sans cesse errants parcouroient le bâtiment d'un bout à l'autre , & ne savoient où se fixer.

A sept heures du matin je fus obligé de quitter mon poste. Mes hôtes venoient visiter leur nouveau locataire , & m'amenoient leur Jardiniere , qui se chargea du soin de faire le petit ménage de Madame Firmin. Quant à ma cuisine , un Cabaretier voisin , qui prenoit orgueilleusement le titre de Traiteur , s'engagea , moyennant six francs par jour , à me fournir exactement mes trois repas. M. Fremont , propriétaire du petit pavillon que j'occupois , fut étonné des arrangements que je prenois pour être toujours seule. Il m'observa galamment , qu'une femme jeune & jolie ne devoit point passer ses plus beaux jours dans la retraite ; qu'une servante un peu entendue me serviroit mieux que ce Traiteur , ne me coûteroit pas davantage , & me feroit une sorte de compagnie. A ces représentations , très-justes , que Madame Frémont appuyoit de son approbation , je répliquerai que , dégoûté du monde , j'avois choisi un logement isolé ,
dans

dans un quartier solitaire , tout exprès pour y vivre absolument retirée. Mes hôtes me quitterent , désolés , me dirent-ils , qu'une jeune personne aussi aimable eût prit la violente résolution de s'enterrer ainsi vivante. Cependant la femme du Jardinier , ma ménagere , ne finissoit pas son tracas domestique : je la priai de faire ma chambre très-succinctement , & de me laisser tranquille.

J'allai m'asseoir derriere ma jalousie , dès que je fus seul. Beaucoup de Demoiselles vinrent se promener au jardin : Sophie n'étoit pas avec elles. Je les vis courir , danser , s'amuser à ces petits jeux qu'inventa la paisible innocence. Que ces jeunes filles étoient jolies ! mais , hélas ! Sophie n'étoit pas avec elles. Si je parvenois à les attirer près de mon pavillon , peut-être que ma jolie Cousine viendrait se joindre à ses compagnes ! Une musique tendre affecte si agréablement un cœur amoureux ! Sophie viendrait sans doute..... Je la verrois ? ... Elle reconnoîtroit la voix de son amant !... Je me mis à mon *forte-piano* , & je chantai sur un air ancien ces Couplets , que m'inspira mon amour.

JEUNES Beautés , je vous supplie
De terminer vos jeux si doux.
Venez , venez ; & parmi vous
Amenez-moi la plus jolie.
La plus jolie & la plus belle !
Celle-là m'a donné sa foi !
Où la verrai-je ? où donc est-elle ?
Jeunes Beautés , montrez-la moi.



Montrez-la moi , ma voix l'appelle ;
Mes yeux la cherchent vainement :
Je ne pourrois que foiblement
Vous peindre ma crainte mortelle.
La plus modeste & la plus belle ,
Celle-là ma donné sa foi !
Où la verrai-je ? où donc est-elle ?
Jeunes Beautés , montrez-la moi.

Je m'accompagnois de mon *forte-piano*.
Aux premiers accords les Demoiselles
étoient accourues sous mes fenêtres. Je
finissois le second Couplet , quand je
vis s'approcher deux femmes dont le
costume m'effraya. L'une des deux étoit
vieille ; elle gourmanda l'aimable Jeu-
nesse , attentive à mes chansons. Hé !

laissons ces enfants s'amuser , dit l'autre ,
qui me parut jeune & jolie. Voyez ! la mu-
sique a cessé depuis que nous sommes-là !
Il semble que notre aspect seul effarouche
les plaisirs. Allons nous-en , ma Sœur ; lais-
sons ces enfants s'amuser. L'heure de la ré-
création est si courte ! Et puis elles n'ont
pas l'agrément d'entendre cela tous les
jours. Quand les deux Dames furent loin ,
je continuai :

Le doux penchant qui nous entraîne ,
Vous aussi , vous l'éprouverez !
Un jour , un jour vous sentirez ,
Vous sentirez toute ma peine !
La plus sensible & la plus belle ,
Celle-là m'a donné sa foi.
Jeunes Beautés , volez près d'elle ,
Et daignez lui parler de moi.



Dites-lui , que séparé d'elle ,
J'en'ai vécu que pour souffrir ;
Dites-lui que je vais mourir ,
Si je ne la revois fidelle.
La plus aimable & la plus belle ,
Celle-là m'a donné sa foi !
Jeunes Beautés , volez près d'elle ,
Et daignez lui parler de moi.

Elles m'écoutoient avec attention , elles m'applaudissoient avec transport ; mais , hélas ! Sophie , ma Sophie n'étoit pas avec elles. Désespéré de ne la pas voir , je quit-
tai l'instrument. Triste & rêveur , je restois debout derriere ma jalousie ; enfin j'aper-
cus... je crus entrevoir une jeune per-
sonne se promener seule dans une allée
couverte, qui se prolongeoit jusques sous
mes fenêtres. Je chantai ce dernier Cou-
plet :

Mais dans ce bois quelle est donc celle
Qui se promene en soupirant ?
Quand on poursuit son jeune amant ,
Ainsi gémit la tourterelle.
Amour me dit : c'est la plus belle ,
Qui t'a toujours gardé sa foi.
Jeunes Beautés , volez près d'elle ,
Amenez-la , rendez-la moi.

Je ne voyois la Demoiselle que par
derriere. Cette taille charmante , c'est la
sienne ! Cette allée couverte est celle
où , si j'en crois Adélaïde , ma jolie Cou-
sine venoit jadis soupirer son amour nais-
sant & malheureux. ... Ha ! Sophie , c'est
toi , c'est toi sans doute : avance donc un
peu... Tu t'éloignes !... Reviens , viens par

ici! Tourne-toi vers ton amant, montre-moi ton visage adoré.

Une cloche maudite donna à l'instant même le signal de la retraite, & m'enleva mes espérances. Toutes les Pensionnaires sortirent du jardin.

Fin de la IV. Partie.



